

80 Y<sup>2</sup>  
69426  
(185)

COMPLET MON ROMAN ILLUSTRE  
60<sup>c</sup>

LUCIEN PEMJEAN

# PETITE MADONE



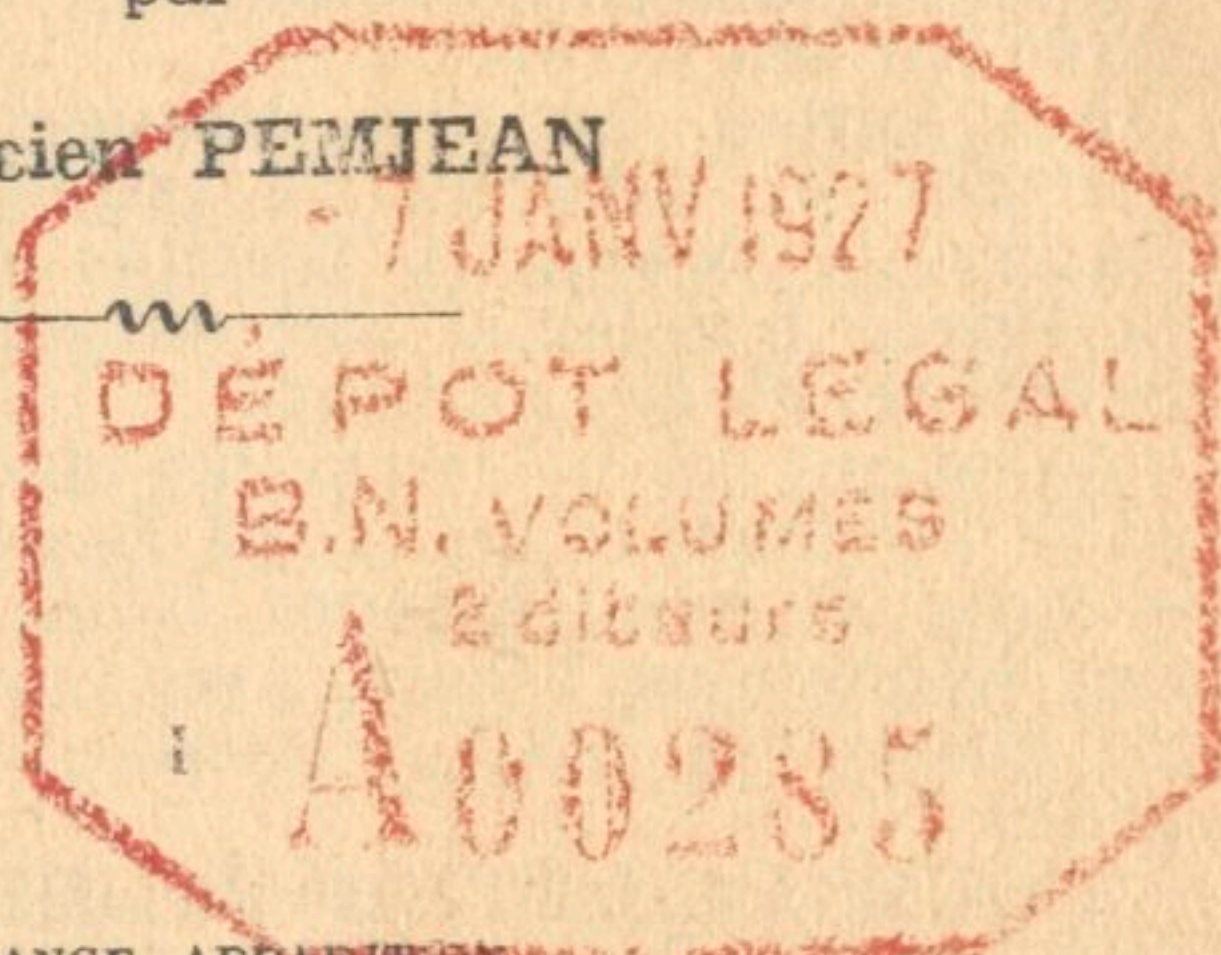
F. ROUFF Editeur PARIS



# PETITE MADONE

par

par Lucien PEMJEAN



L'ÉTRANGE APPARITION

Ploumanac'h est une sorte de cap rocheux situé à l'extrême pointe nord-ouest des Côtes-du-Nord, à une dizaine de kilomètres de Lannion.

Mais quelle formidable accumulation de pierres granitiques! Quel prodigieux amoncellement de masses éruptives, sédimentaires ou météorites!

On se demande avec effroi quel fabuleux cataclysme a pu jeter ainsi les uns sur les autres, dans cet invraisemblable désordre, une telle profusion de blocs fantastiques.

Vu des hauteurs voisines de La Clarté ou d'un bateau venant du large, la nuit, par un beau clair de lune, Ploumanac'h présente un aspect vraiment apocalyptique.

On dirait le lieu de rendez-vous de toutes les fées mal-faisantes et de tous les sinistres korriganes de la Bretagne avec les plus monstrueux habitants des flots.

Mais le jour, par un ciel limpide, par un rutilant soleil, quelle éblouissante féerie!

Dans le haut promontoire, pittoresquement dentelé et

8072  
60726 (185)



déchiqueté, se creusent des trous sombres et des ajours clairs, entre lesquels des millions de facettes étincellent de feux diaprés.

Cependant qu'une écume d'un blanc laiteux, tantôt calme et douce, tantôt furieuse et bondissante, vient expirer sur ses flancs.

Les formes les plus étranges, les plus inattendues, arrêtent et amusent le regard. Voici le Sphinx, le Gnôme, la Vasque, la Torpille, le Chapeau de Napoléon, la Pierre branlante, rocs et rochers bien connus des baigneurs et des touristes.

Et parmi cet indescriptible chaos, que domine la sveltesse du phare et qu'aèrent de petites criques chères aux enfants et aux pêcheurs, voici également, ô surprise! des habitations basses, avec une école et un embryon de bureau de poste, formant une agglomération assez dense...

C'est vers ce point des plus curieux de la côte bretonne que, par une belle matinée de juillet, se dirigeait à pied un couple jeune, alerte, vêtu de flanelle claire, de Parisiens en vacances.

Il était accompagné d'un vieil enfant du pays, le père Le Goël, ancien capitaine au long cours, et propriétaire, à La Clarté, d'une maisonnette encadrée de jardins, où les jeunes gens avaient pris pension avec leur mère.

Le groupe venait de dépasser le Rocher des Soupirs, situé presque en bordure de la route, et où une main d'artiste a sculpté l'effigie de Gabriel Vicaire.

— Un temps de rêve pour une promenade en mer! lança d'une voix rieuse la jeune fille.

— Ne chantez pas si tôt, mademoiselle! répondit le marin. Je sens se lever un petit vent qui pourrait bien nous faire danser tout à l'heure.

— Tant mieux! fit à son tour le jeune homme. Je voudrais une mer tout à fait agitée.

— Oh! toi, Pol, je te reconnais bien là!... Ta conversation d'abord... Celle des autres, s'il en reste!

— Mais, Lucy, personne ne t'oblige à venir... Si tu crains d'être un peu secouée, retourne tenir compagnie à maman.

Celle qui venait d'être nommée Lucy ouvrait la bou-



che pour riposter avec vivacité, quand le père Le Goël crut de son devoir d'intervenir :

— Rassurez-vous, mademoiselle... S'il y avait le moindre danger, nous n'embarquerions pas... Je n'em-mène jamais un amateur sans être absolument sûr de le ramener.

— Je l'espère bien!... Autrement, je m'empresserais de suivre le conseil de mon cher frère.

Le jeune homme haussa les épaules et, tout en pressant le pas, se mit à siffloter un air de biniou, entendu la veille.

— Voilà de la couleur locale, ou je ne m'y connais pas! raila sa sœur en éclatant de rire.

— Libre à toi d'entonner un refrain de Mistinguett, si ça te dit!... Moi, je suis trop heureux d'oublier ici le music-hall et de me gargariser de bons vieux airs bre-tons.

— A ta place, je renoncerais à Paris, à ses pompes et à ses œuvres, et je viendrais m'installer dans une de ces charmantes grottes dont nous approchons.

— Qui sait si je ne le ferai pas un jour?

— Grand sauvage, va!

— Et toi, petite snobinette!

On ne sait où se serait arrêtée la chicane fraternelle, si l'attention du groupe n'avait été attirée par une soudaine apparition.

A la grille d'un petit cottage de modeste apparence, mais éclatant de fraîcheur, avec ses guirlandes de glycine et ses massifs d'hortensias, une gracieuse silhouette féminine venait de surgir.

Le costume était celui d'une fille du pays, mais avec un je ne sais quoi donnant à penser que celle qui le portait n'était pas originaire de la contrée.

Quant au visage, l'impression qu'on éprouvait à sa vue était un mélange de saisissement et de malaise.

D'un ovale parfait, d'une belle pâleur de lys, il était percé de deux immenses yeux d'un vert-bleu si clair qu'ils paraissaient presque sans regard, et dont la fixité avait quelque chose de profondément troublant.

La noirceur des sourcils et des cils, contrastant violemment avec le tendre azur glauque des prunelles et



la blondeur ambrée de la chevelure, contribuait à donner à la figure, régulière et jolie somme toute, cette expression d'anormalité, de bizarrerie, qui causait une si pénible sensation.

— Bonjour, Maï! jeta en passant le vieux loup de mer. Tu ne viens pas avec nous faire un petit tour sur l'eau?

La jeune personne ne répondit pas. Ses traits demeurèrent impassibles. Elle se contenta de suivre des yeux les trois passants.

— Est-ce qu'elle est sourde et muette? demanda Lucy à voix basse.

— Du tout, mademoiselle. Mais rares sont les gens qui ont entendu le son de sa voix. Elle ne s'entretient qu'avec les animaux.

— Avec les animaux?

— C'est comme je vous le dis... avec les chiens, les chats, les chèvres et surtout les oiseaux.

— Avec les ours aussi?

— Je n'en serais pas surpris.

— Alors, Pol, qu'attends-tu pour lui parler?

Le grand garçon, qui se retournait juste à ce moment-là pour revoir Maï, sembla ne pas entendre.

— Que vous êtes taquine, mademoiselle! sourit l'ancien capitaine au long cours.

— C'est vrai aussi!... A-t-on idée d'un pareil Iroquois! Tenez, voilà la femme qu'il lui faudrait... Ils s'entendraient tous les deux à merveille.

Pol parut sortir brusquement d'un rêve.

— Sans compter qu'elle est vraiment jolie! fit-il, l'air le plus sérieux du monde.

— Quand je vous le disais! s'esclaffa sa sœur. Ça y est, le voilà pris, le grand dadaï!

— M. Pol n'a pas tout à fait tort, mademoiselle... Dans mes nombreux voyages, j'ai vu peu de jeunes filles aussi belles que Maï.

— Oh! avec ses yeux morts!

— Morts peut-être pour ceux qui ne savent pas les comprendre, rétorqua le jeune homme.

— Ils sont comme sa langue... ils ne parlent qu'aux bêtes!



Le frère n'eut pas le temps de relever l'impertinente boutade.

— Voici ma barque! s'écria le père Le Goël, en se dirigeant vers un bateau solidement amarré par une chaîne.

Les deux jeunes gens s'en approchèrent vivement, curieux de voir le vieux loup de mer y sauter lestement, dresser le mât, tendre les voiles.

Après quoi, il offrit la main à Lucy.

— Allons, embarquons!... N'ayez pas peur, je vous tiens.

L'instant d'après, la *Mouette* — c'était le nom du petit voilier — sortait du bassin formé par la marée haute et, adroitement pilotée entre les récifs, voguait vers la pleine mer.

Le père Le Goël ne s'était pas trompé.

Le vent avait pris de l'ampleur. Il précipitait les lames, en rangs serrés, contre la côte rocheuse et contre l'îlot de Costaérès que domine le château où, dit-on, Sienkiewicz écrivit les premières pages de *Quo Vadis*.

Au loin, tapies sur la ligne de l'horizon, se remarquaient quelques petites taches violacées. C'était l'archipel des Sept-Iles, dont la principale, l'Ile aux Moines, est pourvue d'un phare.

— Il faudra visiter ça un de ces jours, conseilla le marin. C'est une excursion fort intéressante à faire. Un bateau vous y mènera, de Perros-Guirec.

Maintenant, la *Mouette* commençait à faire de sérieux sauts de mouton.

Alternativement portée à la cime des vagues et précipitée dans leurs profonds sillons, elle donnait à ses deux passagers inexpérimentés la sensation du jeu des montagnes russes.

La merveilleuse perspective qui les entourait apparaissait puis disparaissait à leurs yeux, tantôt découverte jusqu'aux extrêmes limites de la vue, tantôt entièrement masquée par deux murailles liquides et mouvantes.

— Rentrons! gémit tout à coup Lucy, toute pâle et la main sur l'estomac.

— Ah! tu n'as plus envie de blaguer maintenant! se



contenta de lui dire son frère, qui lui fit prendre aussitôt une gorgée d'un cordial dont il s'était muni.

Et pendant que sa sœur se remettait peu à peu, il contemplait, lui, d'un regard avide et insatiable, le superbe panorama qui se déroulait de tous côtés.

— Quel dommage de n'avoir pas apporté ma longue vue! regretta-t-il.

— Oh! le temps est si clair que tout se distingue très nettement, répartit l'ancien marin.

Et, pointant le doigt vers une cavité sombre qui s'ouvrait parmi les masses pierreuses de la côte, il demanda :

— Tenez, voyez-vous quelqu'un, là-bas, au bord de cette caverne?

— Oui.

— Reconnaissez-vous cette personne?

— Ma foi, non.

— Ah! jeune homme, à quoi vous servent donc vos yeux de vingt ans!... Je la reconnais, moi, tout vieux requin que je suis.

— Qui est-ce?

— C'est la jeune fille que vous venez de voir sur la porte... C'est Maï... La distinguez-vous mieux à présent?

— Un peu mieux... Mais que fait-elle là? Elle risque de tomber, la pauvre enfant! Voyez donc, les vagues bondissent jusqu'à ses pieds. Elle doit en être tout éblouie... Si elle allait glisser!

— Rassurez-vous... C'est son habitude de courir ainsi à travers les rochers, aux endroits les plus périlleux... Elle a le pied aussi sûr qu'une lique... Et malgré son air de toujours rêver, elle a plus de présence d'esprit et de coup d'œil qu'une contrebandière.

— Quelle singulière créature!

— En nous voyant passer tout à l'heure, elle aura deviné où nous allions... Alors elle sera venue se poster là, poussée par une curiosité d'enfant, rien que pour le plaisir de nous voir balancés par les flots.

« Ah! ce n'est pas tout à fait sans raison qu'on l'a baptisée dans le pays « Maï-la-Simple »! »

— Maï?... d'où vient ce mot?



— Elle s'appelle Marie... en breton Maï... Joli prénom, n'est-ce pas?

— Très joli... très doux! approuva le jeune homme, songeur...

Le bateau accostait. Aidée par les deux hommes, Lucy, qui n'avait pas prononcé une parole depuis son malaise, mit pied à terre avec un soupir de soulagement.

Il lui restait un peu de vertige, et il lui semblait que le sol oscillait sous ses pas.

— Jamais je ne remettrai plus les pieds dans une barque! maugréa-t-elle.

Puis, maussade et boudeuse, elle prit les devants, ce qui permit à son frère de renouer avec Le Goël une conversation qui paraissait beaucoup l'intéresser.

— Mais qui donc est cette demoiselle Maï? demanda-t-il après quelques pas sur le chemin du retour.

Le vieux marin, qui venait de bcurrer sa pipe, l'alluma et en tira placidement plusieurs bouffées.

— Bien malin qui pourrait le dire! répondit-il ensuite. La petite, qui vit avec une tante âgée et infirme, qu'elle aide du reste avec un grand dévouement, est arrivée avec elle au pays, il y a environ sept ans, dans des conditions assez mystérieuses. Elle pouvait avoir alors une dizaine d'années.

« La tante loua le petit cottage isolé que vous avez vu et où elle a vécu depuis, avec sa nièce, d'une modeste pension qu'elle touche, chaque trimestre, à Lannion.

« Dès les premiers temps de son séjour ici, il apparut que la nouvelle venue, au lieu de chercher à se créer des relations, évitait d'entrer en contact avec les habitants du pays. Elle fuyait toute société suivie et avait une façon assez cassante de décourager les curieux qui se hasardaient à l'interroger.

« Quant à la petite Maï, c'était une mignonne fillette que chacun se fût fait un plaisir de cajoler et de gâter.

« Au début, quand on vit qu'elle avait toujours l'air d'être dans la lune et qu'elle ne répondait pas un mot aux questions qu'on lui posait, les uns prirent cela pour de la timidité, les autres pour de la sauvagerie, d'autres enfin pour une stricte obéissance aux recommandations de sa tante.



« Mais quand on la vit se livrer à certaines excentricités, comme passer des heures à discourir avec des bêtes dont on eût dit qu'elle comprenait le langage, ou ramasser du matin au soir des coquillages sur le sable, ou encore se lever la nuit pour errer dans la lande ou escalader les rochers, il se trouva pas mal de gens pour déclarer qu'elle était inconsciente de ses actes ou possédée du démon.

« Mais comme, en somme, elle n'a jamais fait de tort à personne, comme on n'a jamais constaté qu'elle eût jeté le moindre sort maléfique autour d'elle, on a cessé de se signer en l'apercevant, et l'on a fini par se ranger à l'opinion la moins défavorable.

« Pour tout le monde, aujourd'hui, Maï est une jeune fille dont le cerveau ne s'est pas développé normalement, dont l'esprit est resté enfantin et qui vit comme en marge de l'existence.

« C'est ce que, dans nos provinces, on appelle une arriérée, une dégénérée, une innocente.

« En un mot, c'est Maï-la-Simpie. »

Pol avait écouté avec une attention passionnée.

— Et votre idée à vous, Monsieur Le Goël? demanda-t-il, quand l'ancien marin se fût tu.

— Ah! mon idée à moi, elle est un peu différente de celle des autres... Il se peut que je me trompe, notez bien, mais ça m'étonnerait beaucoup.

« C'est que, voyez-vous, par un rare privilège, j'ai eu l'occasion d'entendre parler Maï, et dans des circonstances bien faites pour me frapper.

« Tenez! un jour je débarquais de la *Mouette* comme nous avons débarqué tout à l'heure.

« A ma grande surprise, mon gros chien Toby, que vous connaissez, était là qui m'attendait.

« Dès que j'eus accosté, il se mit à aboyer comme un perdu. Je voulus carguer ma voile, descendre mon mât, sortir mon filet plein de poisson, mais on eût dit que l'animal voulait m'en empêcher, tant il hurlait et s'accrochait à moi.

« A ce moment, Maï survint. Sans aucune peur, elle s'approcha de Toby qu'elle caressa et calma instantanément. Elle se baissa ensuite, lui prit la tête entre ses



maines et lui demanda d'une voix très douce : « Qu'as-tu mon bon toutou?... Voyons, raconte-moi ça! »

« Mon chien fit alors entendre quelques plaintes, tout en regardant alternativement la petite et moi.

« Aussitôt Maï se redressa et, d'une voix tremblante d'émotion, me dit : « Dépêchez-vous, monsieur, de rentrer chez vous. Ce chien vient vous chercher. Il n'y a pas une minute à perdre! »

« Un sourire me vint aux lèvres, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de compassion que je regardai s'éloigner la pauvre enfant. Mais, tout de même, ce qu'elle venait de me dire m'avait un peu troublé, et, si incrédule que je fusse, je laissai là toute ma besogne et me hâtai vers ma demeure, précédé de Toby qui gambadait de contentement.

« Quand j'arrivai chez moi, je trouvai ma femme étendue et gémissante sur le plancher, terrassée par une affreuse crise cardiaque.

« Et depuis ce jour-là, je vous prie de le croire, je n'ai plus envie de me moquer, quand j'entends dire que Maï comprend le langage des bêtes. »

— Et que concluez-vous de cela, monsieur Le Goël? interrogea le frère de Lucy, qui semblait fort impressionné.

— Attendez!... Je vais vous citer un autre fait, qui remonte à plus de trois ans... Un soir, à la tombée du jour, je rentrais chez moi en passant par la vallée des Traouïéros.

« Soudain, j'entendis non loin de moi une voix féminine, fraîche et jeunette, qui chantait une sorte de cantique. Je m'arrêtai pour écouter, et je perçus que cette voix venait d'une vieille ruine délabrée, connue sous le nom de « Moulin du Diable » et dont les gens d'ici, qui la croient hantée, ont une peur terrible.

« Quelle pouvait être l'audacieuse qui, à cette heure crépusculaire où les pierres de ce pays prennent un aspect fantomatique, ne craignait pas de chanter dans un endroit si redouté?

« Je m'approchai sans bruit et ne tardai pas à reconnaître Maï qui, agenouillée sur le sol entre les murs



écroulés du moulin maudit, lançait au ciel, d'un air inspiré, ses notes mélodieuses.

« Je la laissai achever, puis m'avançai avec précaution pour ne point l'effrayer : « Que fais-tu là, Maï, à pareille heure? lui dis-je. Bientôt il va faire nuit. Tu n'as donc pas peur du diable? » — « Il ne viendra plus, monsieur, soyez tranquille! me répondit-elle avec une charmante ingénuité, je viens d'exorciser son moulin! »

— Mais, s'écria le jeune homme, tout à fait séduit par ces anecdotes, tout cela n'indique chez cette petite ni inconscience ni faiblesse d'esprit. Au contraire!

— C'est pourquoi, répartit l'ancien loup de mer, je vous ai dit que mon avis à son sujet diffère quelque peu de l'avis général.

« Pour moi, voyez-vous, cette enfant, à la suite d'un violent bouleversement moral, a dû se replier brusquement sur elle-même. Toute son activité s'est alors portée sur sa vie intérieure, affinant ses sens et développant ses facultés au point de lui conférer certains dons de lucidité et de radiance tenant du merveilleux.

« Il suffirait sans doute d'une étincelle pour la faire renaître à la vie normale. Et alors quel étonnant petit être cela ferait!

« Oui, mais voilà... Qui fera jaillir cette étincelle?... Jaillira-t-elle même jamais? »

Le frère de Lucy, tombé dans une intense méditation répondit-il mentalement à cette question?

C'est ce que la suite des événements nous apprendra.

## II

### LE PREMIER CONTACT

Pol Dartigny était un beau jeune homme de vingt-trois ans, grand, brun, bien développé, et ne craignant pas, avec un parfait mépris d'une mode peu française, de laisser pousser sa moustache.

Ce qui lui valait, d'ailleurs, les railleries de sa sœur Lucy, qui, elle, conformément au goût du jour, n'ad-



mettait chez les jeunes gens que la face glabre de l'ecclésiastique, ou du serviteur. Tout au plus leur accordait-elle les deux mouches subnasales de pitre de cinéma.

Mais Pol n'avait cure de l'opinion de sa sœur, et il le montrait bien dans tous les actes de la vie.

Studieux, réfléchi, épris des problèmes philosophiques qui séduisent les hauts esprits, il ne professait aucun



*Il l'envoya rouler à quelques pas de là (p. 17).*

respect des conventions sociales et fuyait les mondanités.

Ce n'est pas à dire qu'il moisissait dans ses livres et était ennemi du plaisir. Non. Il aimait les exercices et les jeux de plein air et ne détestait ni le théâtre ni le bal. Mais il ne consacrait à ces distractions, qu'il jugeait d'ailleurs nécessaires, que le temps qu'elles doivent rationnellement occuper dans l'existence.

Se destinant au barreau, qui lui apparaissait comme une carrière où ses sentiments d'humaine pitié trouveraient un vaste champ d'action, il venait de passer avec



succès sa licence en droit et de se faire inscrire comme avocat stagiaire.

Comme la préparation de ses examens l'avait un peu fatigué, le médecin de sa famille, lui avait conseillé de passer les vacances sur une plage tranquille, dans une région qui lui permettrait de saines et pittoresques excursions.

C'est ainsi que sa mère, veuve depuis trois ans, l'avait conduit à La Clarté avec sa jeune sœur, au grand dépit de cette dernière qui eût de beaucoup préféré Deauville ou Cabourg.

— On s'ennuie mortellement ici! ne cessait-elle de répéter. Une plage où il n'y a même pas de casino!... où il faut se coucher comme les poules!... Il y a de quoi devenir neurasthénique.

— Comme je te plains, ma pauvre Lucy, lui répondait son frère, d'être insensible au charme de cette nature grandiose!... Moi, vois-tu, je passerais ma vie à la contempler.

Alors commençaient des discussions et des querelles auxquelles généralement le jeune homme coupait court en courant vagabonder au grand air salin qu'il aspirait à pleins poumons, et qui le remettait peu à peu de son surmenage intellectuel.

Plus patiente, Mme Dartigny essayait de faire entendre raison à sa fille.

Le lendemain de la promenade en mer sur la *Mouette*, comme Lucy lui en exprimait son mécontentement, elle lui dit :

— Tu ne devrais pas, mon enfant, toujours te plaindre ainsi... Tu sais que ton frère avait besoin de cette cure. Il a trop travaillé cette année et son état devenait inquiétant.

« Prends donc plus gentiment ton parti d'une obligation qu'il a fallu nous imposer dans l'intérêt de sa santé... L'année prochaine...

— Oh! l'année prochaine, j'espère bien...

— C'est vrai que, l'année prochaine, tu seras sans doute mariée... Eh! bien, ton mari pourra te conduire sur une plage plus animée, plus élégante.

— J'y compte bien... Et Pol pourra, tout à son aise,



venir rêver ici parmi ses ajoncs épineux et sa rocaille sauvage... Car il y reviendra, je te le prédis

— Qu'est-ce qui te le fait prévoir?

— Certaine rencontre que nous avons faite hier.

— Ah!... raconte-moi cela.

— En! bien, voilà... En allant nous embarquer à Ploumanac'h, nous sommes passés devant une pauvre maison, précédée d'un jardinet, à l'entrée duquel se tenait une jeune fille.

« Pas mal de visage, vêtue comme une modeste habitante de ce pays, elle nous suivit d'un regard pâle, sans expression, sans âme.

« M. Le Goël l'interpella. Elle ne lui répondit même pas. Alors il nous expliqua qu'elle ne causait qu'avec les bêtes... oui, tel que je te le dis, avec les animaux!

« Moi elle me fit simplement l'effet d'une inconsciente, d'une égarée... Mais Pol!... si tu avais vu Pol! Il ne put s'empêcher de s'extasier sur sa beauté et se retourna plusieurs fois pour la contempler.

« Quand nous fûmes en mer, M. Le Goël nous la montra dans le creux d'un rocher qu'elle avait escaladé pour nous regarder de loin, sans souci des vagues qui sautaient jusqu'à elle.

« Pol ne vivait plus... Il tremblait de la voir perdre pied et tomber de son dangereux observatoire.

« Enfin, quand nous revînmes ici et que, pressée de rentrer, je marchais en avant, il en profita pour interroger longuement M. Le Goël sur cette personne. Et, pendant tout le trajet, il ne fut question que d'elle, comme me l'apprirent les bribes de phrases qui parvenaient jusqu'à moi.

« En vérité, je te le dis, chère maman, ton fils est amoureux... et je te souhaite bien de l'agrément avec une pareille belle-fille! »

— Tu es folle, ma chérie! sourit Mme Dartigny. Tu te laisses entraîner par ton esprit de taquinerie et de sarcasme vis-à-vis de ton frère... Tu le connais pourtant bien... Tu sais que tout lui est matière à observation, à étude, à raisonnement... Ce qui l'intéresse dans cette jeune fille, c'est certainement sa curieuse mentalité... Il va chercher à l'analyser, à la comprendre, et puis



il n'y pensera plus... Ne te tourmente donc pas à ce sujet.

— Oh! moi, tu sais, ça m'est égal... Pol est libre de faire sa vie comme il l'entend... Je lui concède même qu'il ne pourrait faire un meilleur choix... Au moins, celle-là ne le tourmentera pas pour la mener dans le monde.

— Méchante, va!..

En parlant comme elle le faisait, Lucy exagérait sa propre pensée. Elle obéissait à une impulsion nerveuse. Elle s'en prenait à son frère de l'ennui que lui causait le séjour de La Clarté, point culminant de cette côte escarpée, dont son esprit frivole ne savait goûter la souveraine magnificence.

Il n'en était pas moins vrai que la rencontre de Maï-la-Simple avait produit une profonde impression sur le jeune homme.

Pourquoi? Il n'eût su le dire lui-même.

Il ne l'avait pas vue d'assez près pour avoir été subjugué par ses traits. Il n'avait gardé qu'un souvenir d'ensemble de son visage et n'aurait su dire la couleur de ses yeux ni le dessin de sa bouche.

Pas davantage il ne connaissait le son de sa voix, la ligne de son corps, le galbe de sa démarche.

En réalité, il ignorait tout de son physique, et ce qu'il avait appris de son moral ne pouvait guère lui inspirer qu'un sentiment : une grande commisération.

Alors, pourquoi ce trouble inconnu, lorsqu'il s'était trouvé fortuitement en sa présence? Pourquoi avait-il ressenti, à ce moment-là, un choc qu'il n'avait jamais éprouvé devant les plus capiteuses jeunes filles? Et pourquoi tout ce que lui avait raconté par la suite le propriétaire de la **Mouette** n'avait-il fait qu'aviver son désir de revoir la pauvre enfant et de lier connaissance avec elle?

Que pouvait-il attendre de ce rapprochement? D'après ce qu'il avait entendu, il n'y avait aucune fréquentation, même aucune conversation possible avec une personne aussi renfermée et fuyante que cette petite Maï.

Que lui dirait-il, que lui demanderait-il, sachant d'avance qu'elle ne lui répondrait pas et continuerait de



garder pour elle seule, en admettant qu'elle le connût elle-même, le secret de son âme énigmatique?

— C'est fou, se disait-il parfois, de me créer une telle préoccupation!... N'ai-je pas assez de mes études, du soin de ma santé, du souci de mon avenir?... Lucy a raison. Je ne suis qu'un rêveur, un chasseur de chimères... Pensons à autre chose!

Et il essayait d'accrocher sa pensée à un autre objet. Il s'efforçait de se distraire... Peine perdue! L'image vaporeuse et lointaine de Maï-la-Simple revenait assaillir son esprit et l'accaparait jusqu'à l'obsession.

Alors, pour mieux lutter contre l'opiniâtre emprise, il décrochait la clef de sa cabine, descendait l'étroit sentier qui mène à la plage de Trestraou, et là, se joignait aux baigneurs qui s'amusaient à fendre les lames frangées d'écume.

Ou bien, il sautait sur sa bicyclette et, muni de ses instrument de pêche, roulait d'une traite jusqu'à Trégastel, où il faisait une ample moisson de crevettes et de coquillages.

Mais il était bien rare qu'au retour, soit de Trestraou soit de Trégastel, il ne trouvât moyen de faire un détour pour passer à proximité du cottage sur le seuil duquel lui était apparue celle dont il ne parvenait pas à chasser la vision...

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la fatale rencontre.

Le temps!... c'était la suprême ressource du jeune avocat... Peut-être le temps finirait-il par tendre un voile, transparent d'abord, puis de plus en plus opaque, entre lui et l'être fragile qui avait pénétré dans sa vie spirituelle. Peut-être lui apporterait-il un jour l'oubli et la tranquillité...

C'était ce à quoi il réfléchissait un soir, en suivant le chemin des douaniers, à l'heure où le soleil, s'enfonçant à l'horizon, incendiait de ses rayons sanglants la mer et les masses granitiques de la côte.

Le bain prolongé qu'il venait de prendre lui faisait éprouver un bien-être que complétait à merveille le magnifique spectacle qu'il avait sous les yeux.

Quel délicieux instant! Et comme il plaignait sincère-



ment sa sœur d'être inaccessible à de pareilles émotions! Tout à coup, il s'arrêta. Il venait de pénétrer sous une espèce d'arche formée par la juxtaposition de plusieurs rochers.

Des voix arrivaient jusqu'à lui :

— Tiens, tu ne la vois pas, là-bas, qui se baisse pour ramasser quelque chose?

— Tu crois que c'est Maï?

— J'en suis sûr... Tu ne reconnais pas son petit parler?... Si on lui fichait le trac?

— Si on essayait de l'attraper?... Il n'y a personne... On pourrait rigoler un brin!

Un gros rire canaille répondit à cette proposition.

Pol Dartigny frissonna.

Il regarda par un creux qui formait une sorte de lucarne et aperçut, à quelques pas de lui, deux gars du pays, qu'il avait déjà vus dans les environs et qu'on lui avait signalés comme des chenapans de la pire espèce.

Ils s'apprêtèrent à dévaler le long des rochers, en se dissimulant de leur mieux.

— Allons-y! firent-ils, d'une même voix éraillée.

Le regard du frère de Lucy suivit la direction qu'ils prenaient et s'arrêta, à une vingtaine de mètres plus bas, sur une silhouette mouvante.

— C'est bien elle! se dit-il, frémissant à la pensée du danger que courait la malheureuse jeune fille.

Il n'hésita pas une seconde.

Se glissant hors de l'abri qui le masquait, il se lança sur les traces des deux lascars, en faisant le moins de bruit possible.

Agile comme il l'était, il gagnait rapidement du terrain sur eux, mais il craignait de ne pouvoir les joindre avant qu'ils eussent atteint la pauvre Maï.

Certes, il était sûr maintenant de déjouer de toute façon leur odieux calcul. Mais la seule idée qu'ils pussent seulement porter la main sur elle, ou lui causer la moindre frayeur, le faisait souffrir.

Soudain il fut arrêté par une proéminence qui l'obligeait à faire un assez long détour.

Et l'un des vauriens n'était plus qu'à une très courte



distance de Maï, laquelle semblait ne se douter encore de rien.

En moins d'une minute, il allait l'atteindre.

Il n'y avait pour Pol qu'un moyen de l'en empêcher. C'était de sauter, au risque de se rompre les os, d'une hauteur de quatre à cinq mètres parmi les aspérités rocheuses.

Il ne mesura pas le péril et s'élança.

Il tomba heureusement sur ses pieds, juste derrière le gredin qui tendait déjà la main pour happer la jeune fille.

D'une poigne vigoureuse, il le saisit au col de son maillot et le tira violemment en arrière. Puis, le prenant à bras-le-corps, il le souleva et l'envoya rouler à quelques pas de là.

Ne se rendant pas compte de ce qui arrivait, Maï poussa un cri d'épouvante et s'enfuit du côté de la mer.

Pendant ce temps, l'autre bandit survint. Mais, à la vue de son compagnon étendu immobile parmi les blocs et les galets du pied de la falaise, il ne demanda pas son reste et s'empressa de détalier.

Débarrassé de ses deux adversaires, Pol Dartigny regarda du côté où, sans se retourner, courait la jeune fille.

Elle se dirigeait vers un énorme rocher, le Rohu, où, à marée basse, on peut aller à pied sec cueillir les plus belles moules de la région, mais qui, à marée haute, forme un flot escarpé qu'il est presque impossible d'aborder.

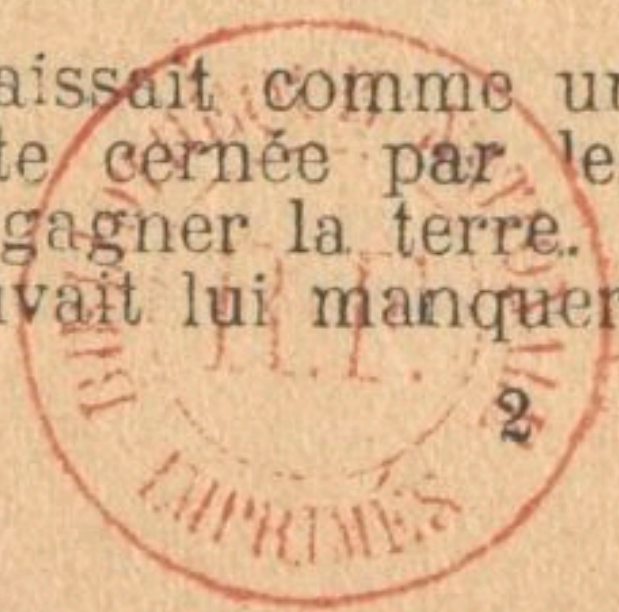
Or, la mer, qui montait à ce moment, recouvrait déjà la majeure partie des pierres par lesquelles les pêcheurs accèdent d'habitude au Rohu.

Et Maï, qui était pieds nus, venait de s'engager sur ce chemin.

Toute à l'effroi qui s'était emparé d'elle, elle ne se rendait pas compte, évidemment, du terrible péril auquel elle allait s'exposer.

Une fois sur le rocher qui lui apparaissait comme un refuge immédiat et sûr, elle serait vite cernée par les eaux et mise dans l'impossibilité de regagner la terre.

Et la nuit allait venir. Et le pied pouvait lui manquer,





la tête lui tourner, sur le roc humide et glissant. Et aucune barque, pour la sauver, ne risquerait d'aller se briser contre le dangereux récif.

Se faisant un porte-voix de ses deux mains, le jeune avocat l'appela de toutes ses forces. Mais, au lieu de s'arrêter, elle se mit à courir plus vite. Manifestement, les appels redoublaient sa frayeur.

Il la vit atteindre le Rohu et l'escalader lestement jusqu'au sommet.

Là, pour la première fois, elle se retourna et regarda du côté où il se trouvait.

Le reconnaissait-elle? Le prenait-elle au contraire pour l'un de ceux qui lui voulaient du mal?

Le flot montait toujours.

Maintenant il avait fait disparaître les derniers vestiges de sable et de caillasse qui reliaient tout à l'heure l'îlot au promontoire.

Le Rohu commençait à être séparé de la côte.

Que faire?

Dans son désarroi, une idée traversa l'esprit du jeune homme.

D'un bond, il fut auprès du malfaiteur qu'il avait renversé et qui, encore étourdi de sa chute, essayait de se relever.

Le prenant par les épaules, il l'aida à se remettre debout.

— Tu n'es qu'un vil coquin, lui dit-il, et je pourrais te livrer à la gendarmerie. Ton compte serait bon, ainsi que celui de ton complice qu'il ne serait pas difficile de retrouver.

«Eh bien, malgré tout, je consens à te faire grâce, si tu fais ce que je vais te demander.

— Que faut-il faire? balbutia le malandrin, rendu docile par la solidité de la poigne de son interlocuteur.

— Tu vas courir chez le père Le Goël et tu lui diras de venir au plus vite avec sa barque aux abords du Rohu... Tu ajouteras qu'il y a une existence en danger... Dépêche-toi... C'est à ce prix que je me tairai... Autrement, je te fais coffrer!

Le chenapan ne se le fit pas répéter. Tout en frottant



ses membres endoloris, il tourna bride et ne tarda pas à disparaître dans la direction de La Clarté.

Alors, Poi fit de nouveau face à la mer dont le niveau continuait de monter autour du rocher, l'isolant complètement de la côte.

Maï s'était assise sur la cime. Sa silhouette se découpait nettement, en grisaille, sur le bleu mourant du soir.

De loin, elle paraissait apaisée, tranquille, regardant curieusement les vagues onduler, s'enfler et se précipiter autour d'elle.

Se rendait-elle compte de la position tragique où elle se trouvait? Il semblait que non, à la voir figée dans sa calme immobilité.

Le jeune avocat, pâle d'anxiété, supputait le temps qu'il fallait à M. Le Goël pour arriver sur les lieux avec la *Mouette*. Une demi-heure au moins! D'ici là, un accident était presque inévitable. La pauvre enfant, comprenant soudain tout le critique de sa situation, pouvait perdre la tête. A cette seule pensée, le sang du frère de Lucy se glaçait dans ses veines.

Bientôt, il n'y tint plus. Il releva son pantalon de tennis jusqu'au dessus des genoux et entra délibérément dans l'eau.

Mais il ne put avancer aussi vite qu'il l'eût voulu. Des pierres, qu'il ne pouvait voir, se déplaçaient sous ses pas. A chaque instant, il glissait, le pied pris entre des fragments de rocs qui le blessaient.

Les lames se succédaient, de plus en plus véhémentes, l'arrêtant, le repoussant, manquant de le faire tomber, et l'aveuglant de leur poussière liquide.

Au bout d'un quart d'heure, il n'avait pas parcouru la moitié de la distance qui le séparait du Rohu. Et il avait de l'eau jusqu'à la ceinture!

Résolument il se débarrassa de son blaser et continua sa route de plus en plus difficile, luttant avec une ténacité surhumaine.

Tout à coup, il vit Maï se dresser et se pencher en regardant de son côté. Puis, elle parut prise d'une agitation inquiétante.

Elle descendait la pente de l'îlot, la remontait, con-



tournait le rocher, disparaissait et reparaisait avec une précipitation qui ressemblait à de l'affolement.

— Ciel! pourvu qu'elle tienne jusqu'à mon arrivée! murmura Pol, mortellement angoissé.

L'eau lui montait maintenant jusqu'aux épaules, et parfois ses remous lui faisaient perdre pied.

Il se mit à nager, plongeant sous chaque vague, pour n'être pas refoulé par elle. Mais le courant était dur à remonter. Pol n'avancait pas de trois mètres par minute. Et ses forces commençaient à faiblir.

Enfin, le Rohu n'était plus qu'à quelques brasses de lui. Mais plus il en approchait, plus il lui était pénible et difficile de nager, sans compter le risque qu'il courait d'être jeté et fracassé contre ses flancs.

Tout à coup, un grand cri aigu, déchirant, domina le bruit de la mer :

— A la grâce de Dieu!

Et l'intrépide nageur vit, comme dans un éclair, une forme tournoyer et s'engloutir non loin de lui.

Il comprit ce qui venait de se passer et, dominant la terreur qui menaçait de paralyser ses mouvements, s'orienta immédiatement vers le point de chute.

Il fut assez heureux pour saisir Maï par le col de son corsage au moment où elle remontait à la surface, et pour lui maintenir la tête hors de l'eau.

— Courage! entendit-il à ce moment. Attrapez la corde!

En même temps, un large nœud coulant s'abattait près de lui, dans un éclaboussement.

Il le saisit, le passa sous les bras de la jeune fille et le serra. Puis, tout en la soutenant pour l'empêcher de couler, il parvint à nager auprès d'elle, tandis que la corde la tirait doucement vers la « Mouette » arrivée à temps.

Oui, vraiment à temps, car au moment où la main de fer du père Le Goël l'agrippa pour l'aider à monter dans la barque, avec celle qu'il venait de sauver, Pol était à bout de forces et n'aurait pu tirer une brasse de plus...

Maï, évanouie, fut étendue au fond du bateau. Elle n'avait subi aucun commencement d'asphyxie. Seule, la



violente commotion qu'elle avait éprouvée lui avait fait perdre connaissance.

Pendant que le vieux marin sortait d'une musette un flacon de sels et le lui faisait respirer, Pol Dartigny, épuisé lui-même par tant de secousses morales et de fatigue physique, la considérait avec un émerveillement attendri.

C'était la première fois qu'il la voyait de près, et il devait s'avouer que l'image, si charmante pourtant, qu'il s'en était faite, était loin d'approcher de la réalité.

Et pourtant la petite « innocente » ne lui apparaissait pas en ce moment sous un jour des plus favorables.

Ses cheveux, dénoués et raidis par l'eau de mer, étaient plaqués contre ses tempes. Sa robe, détrempée et collée en désordre à son corps, en altérait la ligne naturelle. Et ses traits avaient une expression de souffrance qui les tendait et les durcissait.

Mais la pensée du jeune homme eut vite fait de balayer ces déformations accidentelles, pour la deviner et la voir telle qu'elle était au naturel.

Quelle esthétique dans l'ovale de ce visage dont il imaginait la douceur prenante! Quelle aristocratique élégance dans l'arête de ce petit nez dont les ailes diaphanes devaient frémir comme celles d'un papillon! Quelle pureté dans le dessin de ces lèvres exsangues, qui semblaient appeler le divin baiser des anges!

Oh! comme il eût voulu voir ces paupières s'entr'ouvrir et laisser filtrer leur lumière qu'on disait éteinte, mais dont il saurait saisir, lui, il en était certain, le rayonnant éclat volontairement voilé!

Car il comprenait cette enfant, comme si un lien mystérieux unissait son âme à la sienne, comme si une obscure mais impérieuse destinée les eût portés à la rencontre l'un de l'autre.

Une sorte de prescience lui disait que ce n'était pas le hasard seul qui avait placé sur son chemin cette petite Mai énigmatique et méconnue.

Entre elle et lui, il sentait se poser le troublant problème des influences occultes, toute la redoutable question de la Préexistence et de la Survie.

Et il était anxieux de voir son regard, avide d'y lire



la confirmation de ce qu'il pensait, à savoir que le petit être moral contenu dans l'enveloppe terrestre qu'il avait devant lui, était bien comme une partie détachée de lui-même, et sans laquelle il demeurerait, toute sa vie, une personnalité incomplète et douloureuse.

Mais, hélas! ce soir-là, il n'eut point la satisfaction si ardemment désirée.

Après que le père Le Goël et lui eurent transporté la jeune fille dans le cottage de sa tante, où un médecin fut aussitôt appelé, ils durent se retirer avant qu'elle eût entièrement recouvré ses sens.

Et ses yeux, restés clos, ne livrèrent point au jeune avocat la révélation dont l'attente était à la fois le tourment et l'enchantement de ses jours.

### III

#### LA CHAMBRE AUX COQUILLAGES

Le lendemain matin, quand Pol Dartigny descendit au jardin, il y trouva son logeur en train d'arroser ses plates-bandes.

— J'en reviens! lui dit à brûle-pourpoint l'ancien capitaine au long cours.

— D'où revenez-vous donc, mon cher monsieur Le Goël?

— De chez la petite.

— Ah! tressaillit le frère de Lucy. Et comment va-t-elle?

— Aussi bien que possible. Le docteur était revenu et se trouvait encore là. Il espère qu'elle en sera quitte pour un fort ébranlement. Si la fièvre ne s'en mêle pas, elle s'en tirera. Mais il lui faut un repos absolu.

Le jeune homme poussa un soupir.

— Alors, ce n'est pas le moment de lui rendre visite.

— Au contraire! Une exception sera faite pour vous. C'est Maï elle-même qui a demandé à vous remercier, et le médecin y a consenti, à condition que vous ne ferez qu'entrer et sortir.



— A me remercier?... Vous lui avez donc dit?...

— Pas à elle, mais à sa tante qui le lui a répété... Oui, j'ai raconté comment, n'écoulant que vos bons sentiments et votre courage, vous aviez bravé une mort presque certaine pour la sauver.

— C'est-à-dire que, sans vous...

— Oh! moi, mon rôle s'est borné à très peu de chose. Je n'ai couru aucun risque.

— Vous êtes aussi modeste que brave, monsieur Le Goël... La vérité est que, sans vous, je le répète, le dévouement que vous m'attribuez eût été complètement inutile... La petite Maï et moi, nous ne serions plus de ce monde... Mais, au fait, pourquoi et comment s'est-elle jetée à la mer, au moment où j'allais atteindre le rocher... Le savez-vous?

— Ma foi, non, pas plus que vous... Au moment où je suis arrivé, je l'ai vue se pencher de votre côté, puis tourner autour du Rohu comme une bête traquée, enfin lever les bras au ciel et sauter dans l'eau en criant : « A la grâce de Dieu! » Je suppose qu'elle ne vous a pas reconnu et qu'elle a pris peur de votre approche.

— Pauvre enfant!... Comme elle a dû souffrir en ces minutes d'épouvante et de désespoir!

D'un léger balancement de tête, le père Le Goël indiqua qu'il partageait le charitable apitoiement du jeune homme, puis, lui mettant la main sur l'épaule :

— A propos, fit-il, j'ai une recommandation à vous faire.. Méfiez-vous de l'individu que vous avez envoyé hier me chercher... C'est un garnement capable de tous les mauvais coups.

« Il gîte quelque part dans les bas quartiers de Perros-Guirec, et on lui connaît déjà trois condamnations, deux pour coups et blessures et une pour vol qualifié... Il y en a peut-être d'autres qu'on ignore.

« Avec de pareils drôles, voyez-vous, c'est souvent une faute de se montrer indulgent! »

— Vous avez raison, mais je ne puis vraiment pas le dénoncer après lui avoir promis de lui faire grâce, s'il m'obéissait... Il a fait ce que je lui ai commandé, et, somme toute, nous n'avons qu'à nous en réjouir.

— Il l'a fait parce que vous l'aviez maté et par peur



de la gendarmerie... Mais il a refusé de monter avec moi sur la *Mouette*... Et si vous aviez vu le coup d'œil haineux et féroce qu'il a lancé du côté du Rohu, lorsqu'il m'a quitté!

— On se tiendra sur ses gardes, monsieur Le Goëll! dit Pol, non sans une certaine insouciance. Mais, dites-moi, à quelle heure irons-nous voir Maï?

— Vous me permettez de cueillir quelques fleurs pour elle?

— Ne vous gênez pas. Justement, elle les adore. Les fleurs et les oiseaux, c'est sa passion... sans oublier les coquillages.

« Faites-lui donc un joli bouquet... Pendant ce temps, je vais quitter mon costume de jardinier, et je vous rejoins. »

L'ancien marin parti, le jeune avocat fit lentement le tour du jardin, regardant les plantes et les arbustes, semblant faire son choix.

Il y avait là de superbes roses blanches, veloutées et odorantes; des reines-marguerites neigeuses; des œillets doubles, de nuances pâles; des arums fermes et laitieux comme de fins cornets de porcelaine.

— Voilà de quoi composer une belle gerbe pour jeune fille! pensa-t-il.

Et il se mit à couper les tiges, qu'il réunit ensuite dans sa main, les arrangeant avec un goût que lui eussent envié les plus adroites fleuristes.

Soudain un bruit de pas précipités se fit entendre derrière lui. Il se retourna. C'était sa sœur qui accourait de son côté. Il fronça imperceptiblement les sourcils.

— Ah!... ça, c'est gentil, Pol... C'est pour moi que tu fais ce joli bouquet?

Le jeune homme resta un moment interdit. Puis, choisissant le plus beau spécimen de sa moisson, il le tendit à Lucy.

— Non, mais si tu veux accepter cette rose pour ton corsage, je te l'offre de grand cœur... Sens comme elle embaume!

La jeune fille repoussa vivement la main de son frère.

— Non, merci, puisque ta cueillette n'est pas pour



moi, refusa-t-elle d'un petit ton acide. Mais pour qui alors?

L'avocat ne répondit pas.

— Ah! j'y suis... je devine!... Monsieur le sauveteur destine ces fleurs à celle qu'il a repêchée... à Maï sauvée des eaux!... Comme si elle était capable, la pauvre, d'apprécier pareille galanterie.

— Lucy!

— Oh! tu ne me fais pas peur avec tes gros yeux... Tu ne m'empêcheras pas de te dire que tu es parfaitement ridicule avec cette même inconsciente, et que tu vas devenir la fable du pays.

— Lucy, tu n'as vraiment pas de cœur... Parle ainsi de cette malheureuse enfant, c'est odieux... c'est...

— Oui, c'est... c'est maman qui va s'amuser quand elle va savoir ça... Tiens, je cours le lui raconter.

Et, pirouettant sur ses talons, avec un grand éclat de rire forcé, la moqueuse ne tarda pas à disparaître.

— Péronnelle! ne put s'empêcher de murmurer son frère.

Mais il reprit vite son sang-froid et continua, comme si de rien n'était, à former amoureusement sa gerbe.

Bientôt M. Le Goël reparut.

— Vous êtes prêt? demanda-t-il.

— Oui, je vous suis.

Un quart d'heure plus tard, les deux hommes arrivaient au cottage, but de leur promenade matinale.

Depuis un instant, leur conversation assez animée jusque-là, s'était ralentie, puis arrêtée tout à fait.

Une émotion, dont il ne pouvait se rendre maître, avait complètement coupé la parole à l'avocat.

Son cœur battait à coups forcenés dans sa poitrine.

Il avait, au cours de ses études, affronté bien des examinateurs intimidants; il s'était, dans le monde, trouvé devant bien des personnes impressionnantes, troublantes; il s'était même vu plusieurs fois face à face avec la mort; mais jamais il n'avait encore éprouvé angoisse pareille à celle qu'il ressentait en ce moment.

La seule pensée qu'il allait se trouver en présence de la pauvre gamine qui n'éveillait chez les autres qu'un



sentiment de compassion, lui causait à lui, un effroi qui paralysait presque sa marche.

Par un curieux reflexe mental, il lui semblait qu'il s'était déjà vu sur cette même route, avec ces mêmes fleurs à la main, allant vers cette même maisonnette, comme s'il avait eu dans le passé la vision de ce qu'il faisait à cette heure.

Et il avait la sensation très nette que l'entrevue qu'il allait avoir exercerait une influence déterminante sur sa vie.

Lorsqu'il atteignit la grille du jardinet, tout enguirlandée de chèvrefeuille et de glycine, il crut que ses genoux allaient fléchir.

Mais dès qu'il eût posé le pied sur le seuil de la porte, il fut étonné de sentir toute son affreuse oppression s'évanouir.

Comme par enchantement, et ainsi qu'il arrive fréquemment à la minute la plus critique, il avait entièrement recouvré son assurance et sa présence d'esprit.

Il pénétra dans la petite habitation, précédé de M. Le Goël, qui le présenta ainsi à une femme âgée, à demi étendue dans un fauteuil :

— Bonjours, madame Verseuil, je vous amène M. Pol Dartigny que vous avez à peine remarqué hier, quand nous vous avons rapporté ensemble votre nièce qu'il venait de sauver... Dame! vous n'aviez guère la tête à lier connaissance avec quelqu'un!

La tante de Mai esquissa un effort comme pour se soulever :

— Vous m'excuserez, monsieur, de vous recevoir ainsi... Mais mes vieilles jambes, surtout après une pareille émotion, suivie de la fatigue de cette nuit, ne veulent plus me porter.

Elle tendit ses doigts ridés et tremblants au jeune homme :

— Soyez le bienvenu, reprit-elle, dans cet humble logis qui, sans vous, serait tout endeuillé aujourd'hui... et que Dieu vous accorde toutes les grâces que vous lui demanderez, pour m'avoir conservé, au péril de vos jours, ma chère petite Marie!

Elle étreignit avec effusion la main que lui avait



abandonnée le frère de Lucy, cependant que des larmes de profonde reconnaissance envahissaient ses yeux.

— Mais, madame, ce que j'ai le bonheur d'avoir pu faire est tout naturel... Et si j'ai réussi, je le dois à M. Le Goël, sans qui votre gentille nièce et moi ne serions plus de ce monde.

— Ah! M. Le Goël aussi?... Il ne m'en a rien dit.

— Mais non, mais non, madame, interrompit bourrument le vieil homme de mer... Moi, je me suis borné à prêter ma barque... En voilà une affaire!

— Soyez donc remerciés tous les deux, mes chers bons messieurs, et que le ciel vous comble de toutes ses bénédictions!

Pol présenta la gerbe qu'il tenait dissimulée derrière lui :

— Voulez-vous me permettre, madame, d'offrir ces fleurs à notre petite rescapée?

— Oh! qu'elles sont jolies!... Mais comme vous la gâtez!... Certes, elle sera ravie de votre pensée, mais attendez-vous à être grondé bien fort... Après ça, vous n'aurez plus envie de recommencer... Je ne vous en dis pas plus long.

Un bon sourire, un peu énigmatique, accompagnait ces paroles de l'excellente dame, qui ajouta aussitôt après, montrant l'escalier :

— Tenez, monsieur, montez au premier... la porte à gauche... Il y a une garde-malade qui vous cuvrira.

— Moi, je reste avec vous, madame Verseuil, dit M. Le Goël en prenant une chaise... Laissons la jeunesse avec la jeunesse!

Pol Dartigny se trouva fort décontenancé. Il eût bien voulu que le brave pêcheur montât avec lui et le présentât.

Son émotion de tout à l'heure allait-elle le reprendre?

Il fit un violent effort sur lui-même et gravit les marches.

Au premier coup discrètement frappé à la porte, un bruit de pas feutrés se fit entendre. On ouvrit.

Le jeune avocat se trouva en présence d'une sœur de Saint-Vincent de Paul, qui s'effaça pour le laisser entrer.



Un spectacle inattendu frappa sa vue.

Sauf du côté où se trouvait une alcôve aux rideaux fermés, les murs de la chambre, assez spacieuse et bien éclairée, étaient presque entièrement tapissés de coquillages.

Il y en avait de toutes variétés, de toutes dimensions, de toutes couleurs.

Ici, ils étaient groupés en formes d'oiseaux, de poissons, de fleurs, de chimères. Là, ils composaient des rosaces, des festons, des ramages, des arabesques.

L'ensemble, disposé d'une façon fort harmonieuse et avec un goût exquis, donnait une véritable impression d'art et de beauté.

Quel esprit inespéré, quelle main prodigieusement douée avait pu réaliser cette merveilleuse symphonie de tons, où l'éclat de la nacre et la matité du biscuit épousaient si heureusement toutes les nuances de l'arc-en-ciel?

Pol fut distrait de sa brève contemplation par le léger bruit des rideaux que tirait doucement la sœur.

Il se retourna et tout d'abord ne distingua qu'une forme vague sous la couverture soyeuse du petit lit laqué blanc.

La religieuse se pencha, et il l'entendit appeler à voix très basse, presque dans un souffle :

— Maï!... petite Maï!

Un faible remuement. Puis la voix de la garde-malade reprit :

— C'est ce monsieur... qui vous a sauvée... et qui vient vous rendre visite.

L'ayant ainsi annoncé, la bonne sœur se retira, recommandant à l'avocat :

— Surtout, monsieur, peu de paroles... et pas plus de cinq minutes!

Le jeune homme, dont le cœur haletait, eut comme un éblouissement.

Deux yeux étonnamment limpides, intelligents, souriants, étaient levés sur lui, comme deux astres de tendresse et de pureté.

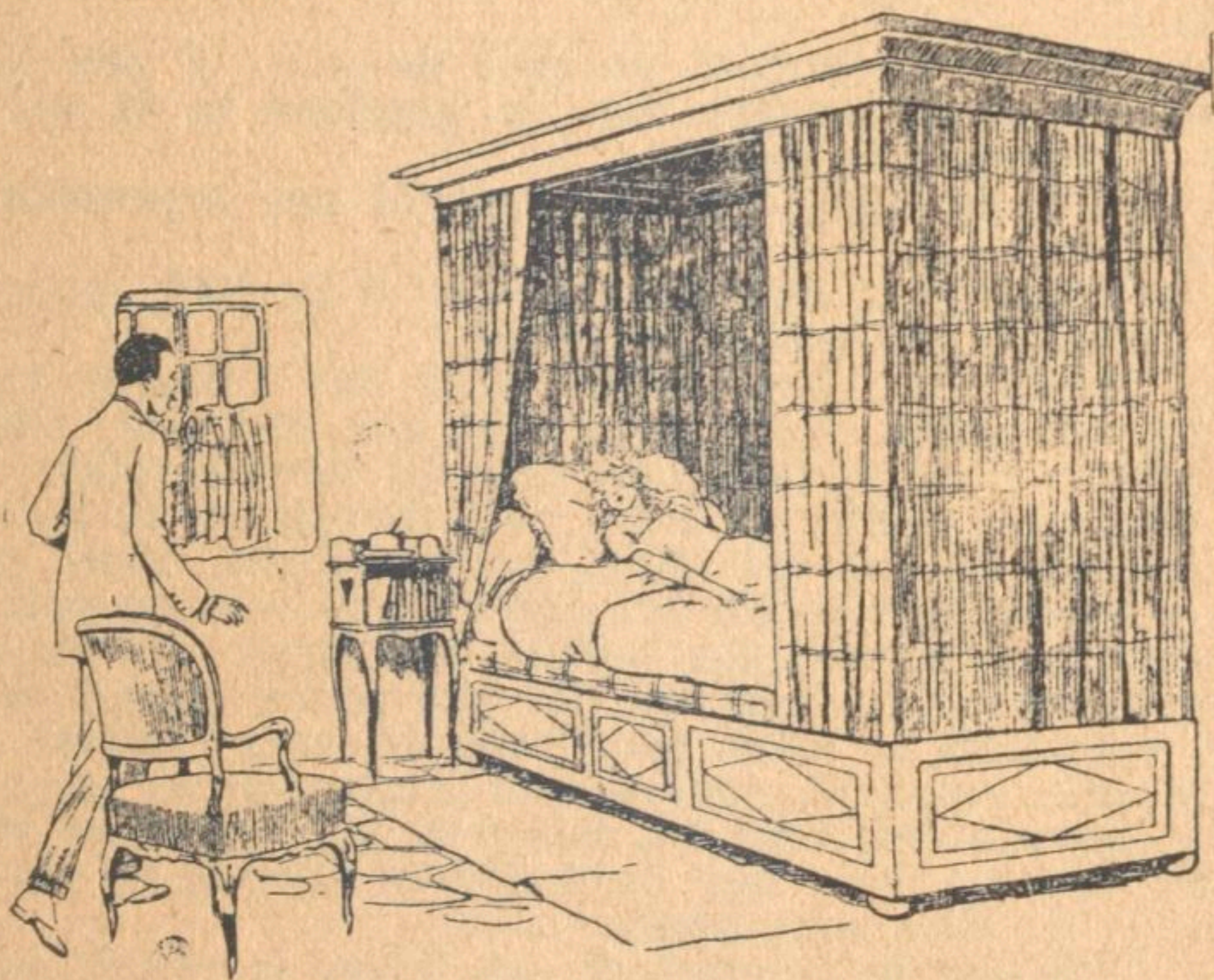
Une main blanche, fine, presque transparente, s'offrait.



Il la prit délicatement, pieusement, du bout des doigts, comme le prêtre prend l'hostie.

Une voix qu'on eût dit ailée, un murmure plutôt, s'éleva, suave et caressant :

— Merci, monsieur... On m'a tout dit... Oh! merci pour ma pauvre tantel... Et pardon pour moi... pardon pour le danger que je vous ai fait courir!



*Le jeune homme eut comme un éblouissement. (p. 28).*

L'avocat eût voulu protester, se défendre modestement, mais son trouble était tel qu'il ne put que balbutier :

— Oh! mademoiselle... vraiment... je vous assure...

C'est que le regard de la jeune fille avait produit sur lui l'effet d'une immense révélation.

Ce regard, il le connaissait, il l'avait déjà vu... Où?... Dans son imagination, peut-être?... Dans ses rêves?



C'était bien possible. Mais il lui était familier. Il contenait tout son idéal.

Et son rayonnement manquait à son existence comme la lumière manque à l'aveugle, comme l'espace et la liberté manquent à l'oiseau en cage.

Il sentait intensément que tout son avenir, tout son bonheur, toute sa vie étaient là, devant lui, enfermés dans cet être fragile auprès de qui l'avait conduit le destin.

Incapable de prononcer un mot de plus, il prit la gerbe qu'il avait déposée sur un guéridon et la présenta timidement à Maï.

Les traits de celle-ci prirent aussitôt une expression de douleur :

— Oh! pourquoi, monsieur, fit-elle tristement, pourquoi avez-vous tué ces jolies fleurs?

Elle tendit les deux mains pour les prendre et, comme une mère serre son enfant sur son sein, elle les pressa contre sa gorge en aspirant leurs corolles.

— C'est très gentil de votre part d'avoir eu la délicate pensée de me les offrir, poursuivit-elle, mais si vous voulez m'être tout à fait agréable, je vous en prie, monsieur, ne cueillez plus jamais les fleurs!... Si vous saviez comme elles souffrent, les pauvrettes, quand on brise leurs tiges et qu'on les sépare de leurs racines!... Ah! si vous entendiez comme moi leurs plaintes muettes et lamentables, vous les laisseriez se développer et mourir, comme c'est leur droit d'être vivants et sensibles, là où elles sont nées!

Elle approcha le bouquet de ses lèvres et reprit, en un touchant élan de naïve pitié :

— Chères petites sœurs, vous pleurez?... Pardonnez à celui qui vous a fait du mal, sans savoir... Il est comme tous les hommes qui, inconsciemment égoïstes et cruels, croient que tout ce qui respire dans la nature est fait pour leur caprice... Pardonnez-lui. Il ne détruira plus jamais vos semblables... Et finissez doucement vos jours, là, contre moi, qui vous comprends et qui vous aime!

Jamais le frère de Lucy ne s'était senti étreint d'une aussi poignante émotion.



Il eut de la peine à retenir les larmes qui lui montaient aux yeux.

La religieuse rentrait à ce moment.

— Excusez-moi, monsieur, fit-elle, mais un plus long entretien fatiguerait trop notre petite malade.

— Vous avez raison, ma sœur... Je m'en vais.

Et il s'inclina devant Maï.

— Je vous promets, mademoiselle, put-il enfin prononcer, de ne plus jamais faire souffrir vos jolies sœurette.

— Oh! vous êtes bon, vous!... Vous ne vous moquez pas de moi! exclama la jeune fille, les prunelles dilatées de satisfaction.

— Il me reste, mademoiselle, à vous souhaiter un prompt et complet rétablissement, et à vous assurer que, quoi qu'il arrive, vous pourrez toujours compter sur mon respectueux dévouement.

— Encore une fois, merci, monsieur, et croyez bien que ma profonde gratitude ne vous oubliera jamais.

Elle tendit une dernière fois sa main, sur laquelle Pol eût voulu appuyer ses lèvres. Il n'osa, et se borna à lui imprimer une tendre, mais presque immatérielle pression.

Quand il eut franchi la porte, le regard reconnaissant de Maï le suivait encore. Il y plongea le sien, et il y eut à ce moment, entre les deux jeunes gens, comme une douce communion fluidique et comme un don mutuel de ce qu'il y avait de meilleur et de plus noble dans leur spiritualité...

— Eh bien! qu'en pensez-vous, monsieur? demanda Mme Verseuil, dès qu'elle vit reparaitre l'avocat.

— Je crois, madame, que mademoiselle votre nièce ne tardera pas à être tout à fait remise.

— Mais, à un autre point de vue... comme mentalité, par exemple... Quelle est votre impression?

— J'estime, madame, que c'est une petite personne tout à fait exceptionnelle... une nature d'élite.

— Et dire qu'elle passe partout pour une sotte ou une demi-folle!... Comme les gens sont mauvais!... Il est vrai qu'avec son caractère fermé, son détachement de tout ce qui intéresse les autres, ses goûts et ses ha-



bitudes qui paraissent extravagants, elle prête un peu à la critique et à la médisance des esprits superficiels ou vulgaires.

— Mais d'où vient, madame, cette trompeuse singularité?... Est-il indiscret de vous le demander?

— Du tout, monsieur... Je ne vois aucun inconvénient à vous dire, ainsi qu'à M. Le Goël, ce que je n'ai encore confié à personne

« Marie, dont je suis la tante paternelle, a perdu coup sur coup sa mère et son père, il y a environ sept ans.

« Cette double perte, subie dans des circonstances particulièrement pénibles, a profondément frappé son cerveau précoce et son cœur extraordinairement sensible.

« Atteint de typhoïde, de fièvre cérébrale, d'anémie, elle ne survécut que par miracle à cette succession de fléaux. Mais le médecin me prévint que, si je voulais la garder, il fallait l'arracher au climat de Paris et la faire vivre dans un pays comme celui-ci.

« C'est ce qui me détermina à venir louer cette maisonnette où elle a grandi sans jamais retomber malade, mais en gardant cette étrangeté de caractère et d'allure qui donne lieu à de si fâcheuses interprétations.

« En réalité, à la suite des grandes épreuves qui ont bouleversé son enfance, ma pauvre petite Marie s'est violemment concentrée en elle-même. Les êtres humains, dont elle a expérimenté et dont elle déplore l'aveuglement et la sottise, lui sont devenus si indifférents, qu'elle n'éprouve aucun besoin de communiquer avec eux. Et sa vie intérieure — sa vie psychique, comme vous appelez ça — n'en a pris que plus de développement.

« C'est ainsi qu'à son âge — elle vient d'avoir dix-sept ans — et en s'instruisant toute seule, elle en montrerait sur bien des points à des tas de savants.

« Il y a des choses qu'elle n'a pas besoin d'apprendre dans les livres. Elle les porte en elle. Elle les sent.

« Avez-vous remarqué, monsieur, le magnifique tapissage de sa chambre?

— Cui, c'est une vraie œuvre d'art



— Eh bien! c'est elle qui en a eu l'idée et qui l'a exécuté avec les coquillages qu'elle ramasse sur les plages.

— Pas possible!

— Et si vous l'entendiez chanter, en s'accompagnant sur la cithare, des rêveries dont elle compose elle-même l'air et les paroles, vous seriez dans le ravissement. Jamais je n'ai entendu de si belle musique.

— C'est tout simplement incroyable!

— Mais le plus merveilleux, c'est le don qu'elle possède de pressentir certains événements. Le docteur m'a dit qu'elle est une « intuitive » et que son excessive sensibilité lui permet d'entrer en contact avec des « ondes encore inconnues ».

« Moi, je veux bien, mais ce que je sais, c'est que plus d'une fois elle m'a prévenue de choses, heureuses ou malheureuses, qui sont parfaitement arrivées par la suite. »

— Je le crois, madame, répondit le frère de Lucy. Le monde n'est pas borné à ce que nos sens si limités nous permettent d'atteindre. Et il y a toujours eu — oh! en nombre infime, il est vrai — des êtres supérieurs, des initiés, qui voyaient au-delà des possibilités humaines. Votre petite Marie est un de ces êtres privilégiés. Et je vous en félicite.

Ce disant, Pol s'était levé, ne voulant pas abuser de la gracieuse hospitalité de Mme Verneuil.

M. Le Goël l'imita.

— Voulez-vous, madame, demanda-t-il, permettre à M. Dartigny de revenir prendre des nouvelles de votre jeune nièce?

— J'allais vous en prier tous les deux, messieurs. Vous serez toujours les bienvenus.

Ces derniers mots étaient à peine prononcés, qu'on entendit comme un bruit de pas sourds et précipités au premier étage. Et il sembla que la porte de la chambre aux coquillages s'ouvrait violemment.

En effet, une voix affolée, celle de la jeune fille, se fit aussitôt entendre dans l'escalier :

— Vite, monsieur Dartigny, rentrez chez vous!... J'ai peur... Il me semble qu'un grand danger menace votre



famille. Vite... écoutez-moi... ne perdez pas de temps, partez!

Pendant uen seconde, Mme Verseuil et ses hôtes restèrent glacés et muets de stupeur.

Le silence ne fut troublé que par ces mots tremblants de la religieuse :

— Voyons, Maï, qu'est-ce qui vous prend? Ce n'est pas raisonnable de sauter ainsi de votre lit... Qu'est-ce que dirait le docteur?... Recouchez-vous vite!

La première pensée des deux visiteurs fut que la pauvre enfant était prise d'un accès de délire.

Mais la vieille tante, qui, sous le choc qu'elle venait de recevoir, avait pu se dresser de son fauteuil, leur dit d'un ton suppliant :

— Ecoutez-la, messieurs... écoutez-là!... Ce n'est pas pour vous chasser, mais, je vous en prie, retournez vite chez vous... Ses pressentiments ne la trompent jamais!

Et, les poussant doucement par les épaules, elle ajouta :

— Fasse le ciel que vous arriviez à temps!

— Sont-ils partis? demanda la voix frémissante, angoissée, de Maï.

— Oui, mon enfant... Recouche-toi et calme-toi!

— O mon Dieu! pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

Incapables de prononcer un mot, la respiration coupée, l'ancien capitaine au long cours et le jeune avocat se ruèrent vers la route, comme mûs par une force invisible.

Un auto-camion, qui venait de faire une livraison à un hôtel de Ploumanac'h, et dont M. Le Goël connaissait le conducteur, passait à ce moment-là.

Sur un signe, il stoppa.

Les deux hommes s'y engouffrèrent.

— Chez moi... à toute vitesse! haleta le propriétaire de la Mouette.

Et, comme un bolide, la lourde voiture s'élança.



IV

L'ATTENTAT

Le misérable que Pol Dartigny avait terrassé parmi les rochers du Squéval, nom aborigène du Chaos de Ploumanac'h, et qu'il avait ensuite envoyé chercher M. Le Goël avec sa barque, s'était, nous l'avons vu, ponctuellement acquitté de sa mission.

Non de gaieté de cœur, bien sûr. S'il n'avait écouté que ses instincts de brute, il se fût peu soucié de tenir la parole donnée.

Mais il avait sans doute plus d'une raison de craindre que son vainqueur ne mît sa menace à exécution. Il s'était donc dirigé, de toute la célérité de ses jambes, vers la demeure de l'ancien marin. Mais il n'avait pas eu à aller jusque-là. Il le rencontra près du bassin où était amarrée la *Mouette*. Et c'est ainsi que cette dernière put arriver à temps pour accomplir son double sauvetage.

La commission faite, et après avoir refusé de suivre le père Le Goël qui lui avait demandé de venir avec lui pour lui donner à l'occasion un coup de main, le malandrin se hâta de disparaître.

C'était un grand gaillard de vingt-six à vingt-sept ans, un peu dégingandé et à la démarche traînante, mais de vigoureuse apparence.

Sa face, glabre et tannée, portait le stigmate de tous les vices, et son regard fuyant, sous le front bas et bestial, s'éclairait par instants d'une lueur de cruauté.

Il traversa rapidement Ploumanac'h et La Clarté, et se mit à courir sur la route, déserte à cette heure, de Perros-Guirec, où il était sûr de retrouver son complice.

Il le rejoignit en effet dans un cabaret du port, en train de noyer son émotion dans de successives « bistouilles » bien arrosées d'alcool frelaté.

— Te voilà, lâcheur! grogna-t-il entre ses dents, en s'attablant près de lui.



— Chut! t'en fais pas, Iann! J'ai bien travaillé depuis que je t'ai quitté... Je sais qui est et où habite le type qui nous a dérangés là-bas... et, si tu veux, il ne l'emportera pas en paradis... Rien de plus facile.

Celui qui faisait cette réponse était plus jeune que son compagnon. Dix-huit ans au plus. Il se distinguait de l'autre par sa mine astucieuse et chafouine, et aussi par un ton de blague faubourienne qui faisait supposer qu'il avait dû vivre à Paris.

Iann sentit s'apaiser un peu la rancune qui grondait en lui. La perspective ouverte à ses yeux le disposait à l'indulgence. Il ne put toutefois s'empêcher d'exhaler encore sa mauvaise humeur.

— Tout ça, c'est très joli, mon vieux Flidrik... N'empêche que tu m'as salement laissé tomber!

— C'est pas moi qui t'a fait tomber! éclata de rire le loustic. Faut pas dire ce qui n'est pas!... D'abord, qu'est-ce que tu prends?

Vexé, mais bien décidé à éviter une querelle dont les conséquences eussent pu être désastreuses pour l'un et l'autre, alléché aussi par les premières paroles de Flidrik, Iann se borna à hausser les épaules.

Il se fit servir, et la conversation reprit à voix basse entre les deux comparses.

Après avoir bu, ils cassèrent la croûte, puis se rendirent dans un bouge où ils firent encore force libations. Et lorsqu'ils se quittèrent, après une heure de promenade nocturne au bord de la mer, il n'y avait plus trace de dissentiment entre eux.

Au contraire, ils semblaient être parfaitement d'accord.

— Alors, demain matin, à neuf heures, derrière la maison du vieux? demanda Iann.

— Oui, à c'tt'heure-là, les deux hommes sont toujours sortis, ainsi que la mère Le Goël qui vient faire son marché à Perros avec son chien... Il ne reste plus que les deux gonzesses à la piaule.

— T'en es sûr?

— Puisque j'te l'dis!... Mes renseignements sont bien pris... T'en fais pas!...

Le lendemain, à l'heure dite, les deux drôles, qui par



prudence avaient décidé de prendre des chemins différents, arrivèrent presque en même temps au lieu de rendez-vous...

M. Le Goël avait gaîment appelé sa propriété « Kernaïk », ce qui signifie « Maison d'Annaïk », du prénom de sa femme.

Cette habitation était située sur un chemin tournant qui descend de La Clarté à la plage de Trestraou.

Isolée, masquée sur le devant par de grands arbres, elle donnait par derrière sur la falaise, séparée du bord de celle-ci par une rangée de hauts arbustes sauvages.

Un mur, de deux mètres environ de hauteur, enclosait de trois côtés les jardins. Seule, la façade était protégée par une grille.

Quand le sinistre Iann arriva, le joyeux Flidrik était déjà à son poste.

De loin, celui-ci fit au nouvel arrivant un signe qui voulait dire : « Doucement... pas de bruit... il y a du monde. »

Iann s'approcha avec précaution, et tous deux, retenant leur souffle, regardèrent et écoutèrent attentivement à travers une sorte de meurtrière.

C'est ainsi qu'ils ne perdirent pas un mot de la conversation qui avait lieu à ce moment, dans le jardin, entre le vieux loup de mer et son jeune locataire.

Ils apprirent de cette façon que les deux hommes partiraient dans une demi-heure pour rendre visite à la petite « innocente ». Ils virent l'avocat cueillir les fleurs destinées à sa protégée. Et ils assistèrent, de leur cachette, à la brève querelle qui s'éleva ensuite entre Lucy et son frère.

— As-tu apporté ce que je t'ai dit? demanda Flidrik à son compagnon.

— Oui, et toi?

— Moi aussi, t'en fais pas! répondit le jeune vaurien, qui ne laissait passer aucune occasion de placer sa locution familière...

La famille Dartigny occupait deux belles chambres au premier étage de la villa Kernaïk : l'une, à deux lits, à l'usage de la mère et de la fille, l'autre uniquement



réservée à l'avocat. Un cabinet de toilette complétait leur logement.

Les trois pensionnaires prenaient leurs repas au rez-de-chaussée, avec leurs logeurs, et ils avaient la libre disposition du salon, contigu à la salle à manger.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé à Pol, Lucy, en quittant ce dernier, s'était empressée de monter mettre sa mère au courant de ce qu'elle venait d'apprendre.

Mme Dartigny, qui était encore au lit, sourit au récit de la jeune fille.

— C'est très naturel, dit-elle, qu'après les événements d'hier, ton frère aille prendre des nouvelles de cette enfant et lui porte des fleurs... Quel mal vois-tu à cela?

— Que veux-tu, maman? Moi, je trouve que c'est grotesque de sa part de faire tant de cas de cette pauvre d'esprit, qui ne mérite qu'un peu de pitié.

— Fallait-il qu'il la laissât se noyer hier?

— Je ne dis pas cela... Mais, tout de même, songe au désespoir où nous serions plongées, si, en voulant la sauver, il s'était noyé lui-même.

Mme Dartigny eut un court frisson.

La vision de son cher fils victime de son dévouement assombrit un instant sa pensée.

— Pol a fait son devoir. Lucy, prononça-t-elle ensuite gravement. Il l'a fait sans hésiter et sans réfléchir... C'est ainsi qu'un homme de cœur doit toujours agir.

Un peu dépitée, la jeune fille se dirigea vers la fenêtre dont elle écarta le rideau.

— Le voilà qui part! fit-elle de nouveau, railleuse. Non, je voudrais que tu le voies... Il a l'air aussi embarrassé de sa gerbe qu'un coq d'un cerf-volant... Ah! mon pauvre frère! Ce n'est pas la peine d'avoir tant étudié pour être si godiche!

— Lucy!

— Ah! laisse-moi m'amuser, maman, je t'en prie!

Et, pendant quelques instants, ce fut une cascade de rires, qui tenaient plutôt de l'excitation nerveuse que de la gaieté.

Mme Dartigny, qui souffrait de cette mésintelligence entre ses deux enfants, secoua douloureusement la tête et s'apprêta à se lever, cependant que la sœur de Pol.



sa crise apaisée, approchait de la fenêtre une chaise et une petite table à ouvrage.

Un quart d'heure environ se passa, la mère précédant minutieusement à sa toilette, et la fille faisant marcher son crochet, tout en fredonnant des airs à la mode.

Soudain, toutes deux, s'arrêtant, se regardèrent.

Il leur avait semblé entendre un léger bruit, en bas, dans le vestibule.

— As-tu fermé la porte en remontant? demanda Mme Dartigny.

— Oui, je l'ai tirée, comme d'habitude.

— C'est sans doute le vent qui l'a un peu secouée.

— Ou la chatte qui a dérangé quelque chose.

Les deux femmes reprirent leurs occupations.

Mais une minute ne s'était pas écoulée qu'un second bruit, semblable à un craquement, se fit entendre dans l'escalier.

Lucy et sa mère tressaillirent et se dévisagèrent de nouveau, toutes deux affreusement pâles.

— On dirait que quelqu'un monte! fit la première, dans un souffle à peine perceptible.

— Oui, expira la seconde.

Et elles demeurèrent là, glacées, tremblantes, clouées sur place.

— Il faut pourtant voir! articula faiblement Mme Dartigny, essayant de surmonter sa frayeur.

Mais, avant qu'elle eût atteint la porte, celle-ci s'ouvrit violemment, et deux individus, masqués de noir, firent irruption dans la chambre, braquant un revolver sur chacune des deux femmes.

Un double cri s'étrangla dans la gorge des malheureuses, pendant que leurs yeux, agrandis par l'épouvante, cherchaient un moyen de salut.

— Un mot... un geste... et vous êtes mortes! rugit une voix rauque, éraillée, celle du plus grand des deux bandits, qui ajouta aussitôt en s'adressant à l'autre :

— Prends mon rigolo... que je ficelle la vieille!... Et surtout, tiens-les bien à l'œil.

— T'en fais pas! répondit celui qui paraissait le plus jeune, en prenant l'arme de son camarade.

Et pendant que le second, un revolver dans chaque



main, tenait en respect les deux femmes, l'autre, sortant un foulard et une corde de ses poches, baillonnait et ligotait solidement Mme Dartigny.

Après quoi, la jetant sur l'un des lits, il lui passa longuement sous les narines le goulot d'un petit flacon qu'il venait de déboucher.

— Là, ça y est! dit-il ensuite. Nous voilà débarrassés d'une... L'autre n'a qu'à bien marcher maintenant, si elle ne veut pas qu'on l'y force!

— T'entends, la poule? fit son compagnon, s'adressant à Lucy. Tu vas commencer par nous dire où est la galette.

Blême, hagarde, paralysée d'effroi, la sœur de Pol sembla ne pas entendre.

— Allons, plus vite que ça, dis-nous où est le pognon! Montre-nous le chemin... On te suit.

Force fut à l'infortunée, qui tenait à peine debout, de chercher et de vider dans les mains des deux hommes, sous la menace de leurs revolvers, les portefeuilles et les réticules qui contenaient de l'argent, ainsi que les écrins renfermant les bijoux de sa mère et les siens.

Non contents de recevoir ce qu'elle leur donnait, ils fouillaient partout, bouleversaient tout, pour s'assurer qu'elle ne leur cachait rien.

Lorsqu'ils eurent exploré à fond les trois pièces du premier étage, ils la firent descendre au rez-de-chaussée et lui ordonnèrent de leur dire où se trouvait le « magot » du ménage Le Goël.

— Je n'en sais rien! bégaya-t-elle, au comble de l'affolement.

— Prends garde! gronda l'un des misérables, lui appliquant sur la tempe le canon de son arme.

— Je vous jure que je n'en sais rien! râla-t-elle, d'un ton déchirant.

Les scélérats fracturèrent les meubles, s'appropriant ce qu'ils trouvaient de plus précieux. Ils finirent par découvrir un petit coffre en acier, muni d'une poignée.

— Il doit y avoir bon là-dedans... Emportons toujours ça! fit l'un d'eux.

— Et maintenant, pressons!... L'heure tourne! conseilla l'autre.



— T'as raison... Faut pas se laisser frirer!

Il y eut quelques secondes de silence, et comme de sinistre recueillement.

Après quoi, le plus puissant des deux ruffians se dressa, d'un haut-le-corps farouche, devant Lucy.

— Ce n'est pas tout! prononça-t-il d'une voix dure et sardonique à la fois.

— Mon Dieu, quoi encore? faillit s'effondrer la jeune fille.



*Grâce! monsieur. (p. 42).*

— A présent, mignonne, nous avons un compte personnel à régler!

Un éclair de sang flamba dans la prunelle du forban. Il poursuivit :

— Ton frère s'est permis de se mêler d'une affaire qui ne le regardait pas... Ton frère a osé porter la main sur moi... Ton frère m'a humiliée... Ce sont là des choses qui se paient... Et tu vas les payer pour lui!

— Ne me faites pas de mal, je vous en supplie! pro-



féra Lucy, en joignant les mains, les yeux révulsés de terreur.

— Oh! ma petite, si tu crois m'apitoyer, tu perds ton temps... Pas de pitié pour le lâche qui m'a surpris par derrière!

La sœur de Pol se jeta à genoux, sanglotant éperdument.

— Mais moi je ne vous ai rien fait... Je vous ai obéi... Grâce, monsieur, grâce!... miséricorde!

Alors, Iann recula d'un pas et, mettant froidement en joue la pauvre enfant, martela férocement :

— Assez de simagrées!... Tu vas mourir!

A bout de forces, Lucy s'écroula sur le tapis, évanouie.

Mais au moment où son bourreau allait faire feu, de bruyants coups de trompe éclatèrent au dehors, et une lourde voiture automobile s'arrêta devant la grille de Kernaïk.

Flidrik abattit sa main sur le bras de son complice.

— Sauve qui peut! exclama-t-il.

Et il s'élança vers la porte qui donnait accès derrière la villa.

Surpris, désespéré, ne songeant plus lui aussi qu'à se tirer d'affaire, Iann le suivit précipitamment.

Mais déjà le père Le Goël et l'avocat, qui, en sautant du camion, avaient entendu chez eux un bruit insolite, étaient sur leurs talons.

En traversant le vestibule, ils avaient décroché d'une panoplie, le premier un fusil de chasse et le second un pistolet automatique.

Au moment où ils arrivèrent dans l'arrière-jardin, les deux bandits allaient disparaître par la porte qu'ils avaient laissée ouverte.

Ils n'hésitèrent pas. Ils tirèrent. L'un des misérables tomba.

Ils se jetèrent sur lui, le désarmèrent, lui arrachèrent son masque.

— C'est lui! s'écria le père Le Goël. Je vous avais bien dit qu'il fallait s'en méfier!

En un tournemain, la brute fut mise hors d'état de nuire et de s'enfuir.

Son complice avait pu prendre le large en se défilant.



à travers les arbustes et en se laissant glisser, au risque de se rompre le cou, le long de la falaise.

— Il ne courra pas loin! se consola l'ancien marin... Du moment que nous en avons un, l'autre sera bientôt pris!

Et il se hâta de rejoindre le frère de Lucy, qui rentrait déjà dans la villa, tremblant d'avoir à y constater un irréparable malheur.

De faibles gémissements le conduisirent d'abord au salon.

A la vue de sa sœur gisant sur le parquet, il s'élança vers elle, l'angoisse au cœur, la souleva, la palpa, l'appela tendrement, câlinement.

— Pas de sang!... Elle respire! constata-t-il ensuite, avec une lueur d'espoir. Et ma mère?... où est-elle?... qu'en ont-ils fait?

M. Le Goël, qui l'avait rejoint, le voyant s'occuper de la jeune fille, avait jeté un rapide coup d'œil dans la salle à manger et les autres pièces du rez-de-chaussée.

N'y voyant personne, il était monté au premier et avait découvert Mme Dartigny endormie sur son lit, pieds et mains attachés, un bâillon sur la bouche.

Une forte odeur de chloroforme lui avait révélé la nature de son sommeil.

Pas de trace de Mme Le Goël. Sans doute n'était-elle pas encore revenue de Perros...

Une demi-heure plus tard, Lucy avait repris connaissance et avait pu mettre les deux hommes au courant de ce qui s'était passé.

La maîtresse du logis était rentrée et ne quittait pas Mme Dartigny dont elle épiait, avec une douce sollicitude, le réveil.

La plus grande partie des sommes et des bijoux volés fut retrouvée sur le bandit blessé et prisonnier. Le coffret d'acier avait été abandonné dans le jardin.

La voiture automobile était repartie pour Lannion, où son conducteur devait prévenir immédiatement les autorités.

— Heureusement que vous êtes arrivés à temps! balbutia Lucy, encore sous le coup de l'atroce commotion



qu'elle avait subie. Une minute plus tard, et vous me trouviez morte!

Son frère la regarda, un sourire de bonté aux lèvres, et, lui prenant les mains, murmura :

— Si nous sommes arrivés à temps, chère petite sœur, c'est grâce à une personne qui, te sachant en danger, ainsi que notre mère, nous a prévenus et pressés de voler à votre secours.

« Sans elle, nous n'aurions rien su... Sans elle, nous serions arrivés trop tard... C'est elle, en vérité, qui t'a sauvé la vie! »

— Et quelle est cette personne, Pol?... Oh! dis-moi son nom, que je l'aime et la bénisse jusqu'à la fin de mes jours!

— Tu veux le savoir?

— Oh! oui... N'est-ce pas naturel, dis?

— Eh! bien, c'est... Maï-la-Simple.

Une immense stupeur se peignit sur les traits de la jeune fille, immédiatement suivie d'un pur rayonnement.

Et c'est avec un élan sincère de tout son être qu'elle s'écria :

— Maï-la-Simple!... Elle!... Oh! pardon, Pol, pardon!... Tu verras comme je la chérirai désormais!

## V

### L'AVEU

Aussiôt après le départ du père Le Goël et de son jeune pensionnaire, Marie Verteuil s'était remise au lit.

Mais elle resta en proie à une agitation telle que la bonne sœur crut devoir appeler sa tante.

Celle-ci monta péniblement l'escalier qu'elle évitait le plus possible de gravir, à cause de ses vives douleurs, et s'efforça de calmer la jeune fille.

Mais ce fut en vain.

Prise d'un tremblement nerveux de tout le corps, la



bouche contractée, les yeux fixes, Marie semblait faire, tout éveillée, un affreux cauchemar.

Parfois un soubresaut, accompagné d'une plainte, révélait chez elle une souffrance atroce ou une indicible épouvante.

Quelle effroyable vision hantait donc son cerveau?

Sans doute celle des événements de la veille.

Elle devait se revoir sur le Rohu, menacée par la marée montante et par l'approche d'un nageur qu'elle prenait pour un malfaiteur, pour un ennemi.

Elle revivait probablement l'instant fatal où, désespérant d'échapper au double danger, elle s'était, dans son affolement, précipitée dans les flots en se recommandant au ciel.

Voyant que ses exhortations et ses caresses ne l'apaisaient point, pas plus que la potion calmante que venait de lui faire prendre la religieuse, Mme Verseuil, découragée et désolée, allait prier cette dernière d'aller chercher le docteur, quand un grand cri s'échappa des lèvres de la patiente, dans une convulsion suprême de tout son être :

— Il va la tuer... Dépêchez-vous trépida-t-elle ensuite, la voix hâchée.

Toute frissonnante, l'infirmière lui posa doucement la main sur le front :

— Marie.. mon enfant... qu'as-tu donc? murmura-t-elle ses pauvres yeux brouillés de larmes.

Mais presque aussitôt, les traits de la jeune fille se détendirent. Une expression de sérénité envahit peu à peu son joli visage. Un vague et triste sourire parut même errer sur ses lèvres.

Et, dans un profond soupir de soulagement, elle exhala ces mots :

— Les voilà!... Sauvée!... Quel bonheur!

Puis, après avoir tourné vers sa tante son regard devenu net et clair, elle ferma lentement ses paupières et peu à peu s'endormit d'un sommeil tout à fait reposé...

Comment celle qu'on appelait Maï-la-Simple avait-elle pu assister ainsi, en songe, aux phases tragiques et romanesques de l'attentat de la villa Kernaïk?

Nous ne tenterons pas plus de l'expliquer que nous



n'essaierons de percer le mystère de la divination dont elle avait fait preuve en différentes circonstances, ni de l'hypersensibilité qui lui ouvrait l'âme des bêtes et la faisait souffrir de la blessure des fleurs.

Il est, dans le domaine psychique, ou spirituel, si l'on préfère, des phénomènes que nous ne pouvons que constater, l'état actuel de l'entendement humain ne permettant pas d'en approfondir les causes.

La télépathie, la transmission de la pensée, la vue à longue distance, la captation de la volonté, la guérison magnétique, sont des réalités courantes, observées et étudiées par nombre de grands savants et de puissants penseurs. Leur analyse n'en échappe pas moins à nos modestes facultés humaines, et nous devons nous borner pour le moment du moins, à consigner leurs surprenantes manifestations.

Qui s'explique la nature? Qui s'explique la vie? Qui s'explique seulement l'extraordinaire mécanisme de la mémoire et de la pensée? Est-il cependant un seul être au monde pour soutenir paradoxalement que tout cela n'est qu'inexistence et fantasmagorie?

Concevons-nous l'infinité de l'espace et l'éternité du temps? Nous faisons-nous la moindre idée des origines et des fins universelles? Non. Nous balbutions orgueilleusement le mot, mais nous ne parvenons même pas à nous représenter la chose.

Ne nions donc pas ce qui défie notre compréhension. Constatons simplement et loyalement qu'il est des créatures supérieurement douées, dont les sensations dépassent en étendue et en intensité celles de leurs congénères.

Par un pouvoir de pénétration tenant du merveilleux, elles trouvent accès dans un monde qui reste fermé au commun des mortels, et entrent en contact avec des forces que nous ignorons encore et dont nous ne sommes peut-être que les simples jouets.

Marie Verneuil était une de ces privilégiées, comme le furent vraisemblablement Jeanne d'Arc, sainte Thérèse, Bernadette, et comme le sont de nos jours quelques personnes dont on cite parfois d'in vraisemblables réalisations...



C'est ce que Pol Dartigny, le lendemain du drame, exposait longuement et posément à sa mère et à sa sœur qui l'interrogeaient avec une sympathique curiosité sur la façon dont il avait été prévenu de l'attentat auquel elles avaient si miraculeusement échappé.

Lucy ne riait plus de Maï-la-Simple ni de l'intérêt que lui portait son frère.

Elle éprouvait maintenant pour elle un sentiment d'affectueuse gratitude qu'elle était impatiente de lui témoigner.

L'avocat était retourné, la veille et le matin même, au cottage de Ploumanac'h, pour rassurer la tante et la nièce et prendre en même temps de leurs nouvelles.

C'est ainsi qu'il avait appris l'angoissante vision du drame qu'avait eue la pauvre enfant, dans le moment même où il se déroulait.

C'est ainsi qu'il savait également que le médecin avait interdit, pendant huit jours au moins, toute visite à la souffrante.

— Dès qu'il sera permis de l'approcher, nous irons la voir ensemble, promet-il à sa sœur.

— Oh! oui, si tu savais comme il me tarde de la remercier et de la serrer dans mes bras!... Quand je pense que, sans elle, je serais sous terre!... Chère mignonne!..

Lucy était une de ces jeunes personnes, excellentes au fond, mais dont la mentalité est fâcheusement déformée par les habitudes de snobisme, de blague et de laisser-aller de la vie moderne.

Intelligente, mais prise par les mille futilités du milieu où elle vivait, elle ne se donnait le temps ni d'étudier ni de réfléchir.

Il avait fallu un événement comme celui de la veille, qui avait failli lui coûter la vie, pour la rappeler au sérieux et à la fragilité de l'existence et impressionner favorablement son moral.

— Et ces bandits, en a-t-on des nouvelles? demanda-t-elle non sans un léger frisson, au bout d'un instant.

— Oui... Je reviens de Lannion... Celui qui s'était échappé a pu être arrêté hier soir, au moment où il allait prendre le train pour Paris... Presque tout l'argent et la plupart des objets volés ont été retrouvés.



— Heureusement que nous n'avions pas apporté grand'chose! observa Mme Dartigny.

— Les chenapans n'en étaient pas à leur coup d'essai, continua Pol. Il paraît qu'on a trouvé chez le plus âgé un superbe chronomètre en or et une chevalière de grand prix, portant les mêmes initiales.

« Interrogé sur leur provenance, le gredin s'est troublé et a refusé de répondre... Il est probable que ces objets proviennent d'un vol précédent et que le recéleur n'a pu s'en défaire à cause des lettres qui s'y trouvent gravées.

« Mais on ne tardera pas à les identifier... On a avisé les parquets de Paris et de St-Brieuc, et l'on attend des policiers de ces deux villes. »

Toute frémissante, Lucy se jeta dans les bras de sa mère.

— Quand j'y pense, j'en tremble encore! s'écria-t-elle. Ah! ma pauvre maman, nous l'avons échappé belle!

— Toi du moins, ma chérie.

— Oh! toi aussi... Crois-tu, s'ils avaient eu le temps, qu'ils t'auraient laissée vivante?...

Le cambriolage et l'attentat, si heureusement avortés, de la villa de Kernaïk, ainsi que les mystérieuses circonstances qui les entouraient, eurent un énorme retentissement dans le pays, et même au-delà.

L'énigmatique figure de Maï-la-Simple, à qui l'on n'avait prêté jusqu'alors qu'une attention compatissante ou apeurée, fut projetée en vive lumière.

On vint de loin pour essayer de l'approcher, de l'entrevoir seulement. Nombreuses furent les personnes qui, sous un prétexte quelconque, sonnèrent à la grille de la petite maison fleurie de Ploumanac'h.

Mais la consigne était rigoureuse. Nul ne pouvait pénétrer jusqu'à elle.

Des journalistes, des photographes usèrent de mille stratagèmes pour arriver à leurs fins. Rien n'y fit.

Faute de mieux, les curieux interrogèrent les habitants du pays, à commencer par le ménage Le Goël et ses pensionnaires, qui dirent franchement, simplement, ce qu'ils savaient.

Mais ces renseignements, répétés, déformés, amplifiés,



donnèrent bientôt naissance à d'inimaginables légendes.

D'autre part, l'enquête judiciaire menée d'abord à Lannion, puis à St-Brieuc où les malfaiteurs avaient été transférés, alimentait copieusement l'imagination publique.

L'un des deux bandits, Iann Corven, était un redoutable repris de justice, qui n'avait pas à son actif que les trois légères condamnations qu'on lui connaissait dans la région. Son casier judiciaire était plus lourdement chargé. Il avait fait, notamment, plusieurs années de prison pour tentative de meurtre. Et l'on soupçonnait que les deux bijoux avec initiales trouvés chez lui, provenaient d'un assassinat commis il y avait assez longtemps. D'actives recherches étaient faites à son sujet par la justice.

On devine ce que ces détails ajoutaient de piment à une affaire déjà passionnante par son côté mystérieux.

Bref, les esprits étaient en pleine effervescence, quand, une dizaine de jours après la criminelle tentative, Lucy et son frère se rendirent chez Marie Verseuil.

Le docteur, jugeant que cette dernière avait repris suffisamment de forces, avait autorisé une brève entrevue.

La nièce de Mme Verseuil, informée de cette visite, attendait avec sa tante dans la pièce du rez-de-chaussée.

Dès son entrée, Lucy, ouvrant les bras en un geste spontané, courut vers la petite « innocente » et l'embrassa avec la plus expansive tendresse.

Et ce fut un spectacle qui attendrit au plus haut point Mme Verseuil et Pol Dartigny, que celui de ces deux charmantes jeunes filles enlacées dans une si cordiale et vibrante étreinte.

Leurs deux chevelures presque confondues, l'une très blonde et l'autre très brune, contrastaient délicieusement. Et lorsque leurs visages se séparèrent, on eût dit que l'éclatante joliesse de celui-ci n'était faite que pour accentuer la radieuse beauté de celui-là.

— Maï! s'écria ensuite la sœur de l'avocat. Laissez-moi vous appeler de ce gentil nom, voulez-vous?... Maï, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer tout ce que mon cœur contient pour vous de reconnaissance et d'affection.



« C'est grâce à vous que ma mère bien-aimée et mon cher Pol ne me pleurent pas en ce moment. Et cette seule pensée crée entre nous un lien très doux et qui ne se relâchera jamais!

« Voulez-vous être pour toujours mon amie, ma sœur? »

Confuse d'une si ardente explosion de gratitude, la nièce de Mme Verseuil, après avoir timidement offert la main au jeune homme qui s'était incliné devant elle, répondit d'une voix presque tremblante, mais avec un exquis sourire :

— Je n'ai guère de mérite, mademoiselle...

— Oh! « mademoiselle! »... Dites « Lucy », je vous en prie.

— Soit, car déjà je vous aime aussi... Je n'ai guère de mérite, Lucy, à vous avoir préservée d'un danger... tandis que votre frère, lui, a joué son existence pour me sauver.

« Aussi, puis-je vous assurer que mon affectueuse reconnaissance pour vous deux me le cède en rien à la vôtre, ainsi que celle de ma bonne tante, et qu'elle durera autant que notre vie. »

— Je vous en supplie, mademoiselle Marie... voulut protester l'avocat.

— Ne dites pas non, monsieur! interrompit Mme Verseuil. Et puisque ma nièce n'ose pas vous embrasser, c'est moi qui vais le faire à sa place.

Et pendant que les joues de Maï-la-Simple se coloraient un peu, l'infirmier se leva et appliqua sur celles du jeune homme, à la fois touché et amusé, deux sonores baisers.

Après quoi, ce fut le tour de Lucy, qui lui rendit avec effusion sa gentillesse.

Mme Verseuil voulut faire asseoir les visiteurs. Mais ceux-ci s'excusèrent. Ils n'ignoraient pas les instantes recommandations du médecin et n'étaient venus que pour quelques minutes.

Pour rien au monde, ils n'exposeraient leur petite amie à la moindre fatigue et préféreraient différer de quelques jours la joie d'un plus long entretien.

— Mais je ne veux pas vous quitter, Maï, dit Lucy avant de prendre congé, sans vous prier d'accepter ce



petit souvenir que je serai heureuse de vous voir porter et qui vous parlera de moi.

En même temps, elle lui remit une petite boîte que la nièce de Mme Verseuil ouvrit aussitôt et qui contenait un magnifique médaillon artistement orné de perles et de turquoises.

— Oh! c'est trop beau pour moi! s'émerveilla Marie. Vois donc, tante, comme c'est joli!

— Mais vous n'avez pas tout vu! fit Mlle Dartigny en découvrant l'intérieur du bijou.

Et son portrait en miniature apparut.

— Ça, c'est le plus précieux de tout!... C'est ce que j'aime le mieux! s'écria Maï.

Et naïvement, gentiment, la chère enfant posa ses lèvres sur la gracieuse image.

— Je le portais sur moi au moment de l'agression, expliqua la sœur de Pol. Heureusement les brigands ne l'ont pas remarqué et n'ont pu le souiller de leurs affreuses mains... J'ai seulement changé le portrait qui était celui de maman... J'ai mis le mien à la place, pour être toujours près de vous...

Quelques instants plus tard, les deux jeunes pensionnaires de M. Le Goël remontaient la route de La Clarté.

Tous deux semblaient ravis de leur visite.

— Quelle féérique petite créature! émit Lucy, enthousiaste. Comment a-t-on pu la représenter comme une inconsciente ou une hallucinée, demi-folle et demi-sorcière?

— Parce qu'elle est toujours restée fermée aux gens qui ne la connaissent pas... Parce que, d'après ce qu'a dit sa tante, une grande secousse morale l'a fait se concentrer en elle-même et devenir pour ainsi dire étrangère au monde ambiant.

— C'est qu'elle est au contraire très intelligente et très éveillée... Et quelle angélique beauté!... Quel charme dans toute sa personne!... Ah! tu n'avais pas tort quand tu la défendais avec tant de chaleur... Et moi, je ne suis qu'une méchante langue, un mauvais cœur.

— Non, Lucy... Tu as simplement subi l'influence d'un milieu superficiel et factice.

— Tu me pardonnes, dis?



— Oui, chère petite sœur.

Et, tout en marchant, Pol prit la blanche main qui était appuyée à son bras et la porta jusqu'à ses lèvres.

Comprimant leur émotion, les deux jeunes gens gardèrent le silence pendant quelques instants.

Pour se donner une contenance, ils se retournaient pour admirer le chaos cyclopéen de Ploumanac'h, qui se découpait en formes fantastiques sur l'étincelant azur du ciel.

A d'autres moments, leur regard suivait là-bas à droite, la vallée tourmentée des Traouïéros, tandis que, plus loin, tout en haut d'un massif granitique, à l'entrée de Trégastel, se profilait, sculptée à même le bloc, la silhouette du Sauveur du Monde.

— Je ne sais comment te dire... murmura tout à coup Lucy, la tête penchée maintenant vers le sol.

— Quoi donc, sœurette?

La jeune fille resta muette pendant quelques secondes. Puis, levant des yeux mutins sur son frère et le regardant bien fixement :

— Ecoute, Pol, je voudrais que tu sois franc avec moi.

— Mais ne le suis-je pas toujours?

Sans répondre à cette question, Lucy reprit :

— Tu vois que maintenant je n'ai plus aucune animosité, aucune prévention contre petite Maï.

« Au contraire, mon cœur, plein de reconnaissance et de tendresse pour elle, lui est entièrement ouvert, et pour toujours.

« Eh bien...

— Eh bien?... Achève.

— Eh bien! je voudrais savoir quelle est exactement la nature de tes sentiments à son égard.

Ce fut au tour de Pol de se taire.

Lucy sentit même un léger frémissement parcourir le bras qui la soutenait.

— Tu ne me réponds pas? demanda-t-elle câlinement.

Les traits devenus graves, les yeux baissés, l'avocat persista dans son silence.

Alors, appuyant sa tête fine contre l'épaule robuste, sa sœur décocha hardiment :



— Tu l'aimes, n'est-ce pas?... Ne dis pas non!

— Lucy! sursauta le jeune homme, d'un ton à la fois impérieux et suppliant.

— Grand enfant!... Pourquoi ne pas me répondre oui tout de suite?... Pourquoi essayer de me cacher la vérité?... Est-ce que je ne suis pas à présent ta confidente intime?... Est-ce que tu ne sens pas que tu as désormais en moi l'auxiliaire la plus compréhensive et la plus dévouée auprès d'elle?

— C'est que... balbutia Pol, faisant de vains efforts pour s'expliquer.

— C'est que... quoi?

— C'est que, vois-tu, je ne sais pas moi-même ce que j'éprouve pour elle... C'est que je lutte contre un entraînement qui m'effraie par sa force et sa violence mêmes.

— Mais pourquoi résister?... pourquoi lutter?

— Ah! qu'en sais-je moi-même?... D'abord, elle est si jeune!... Ensuite, est-ce qu'une créature aussi peu terrestre, aussi idéale, et qui semble une incarnation de la divinité, est faite pour les joies vulgaires du mariage?... Enfin, comment veux-tu qu'elle daigne seulement jeter les yeux sur moi?... Que puis-je être, pour elle, autre chose qu'un grand ami, un protecteur, un frère?

La voix du jeune homme s'était profondément altérée. Son âme commençait à déborder. Lucy se garda bien de l'interrompre.

— Et pourtant, poursuivit-il, je sens, oui, c'est vrai, je sens que je donnerais jusqu'à mon dernier souffle pour émouvoir, ne fût-ce qu'un instant, ce petit cœur si délicat et si pur!... Je sens que le mien s'est attaché, s'est donné pour toujours à cet être d'élection, sans qui l'avenir m'apparaît comme un désert aride et sans issue!

Le ton de sa voix montait, s'enflait, s'échauffait. Lucy, palpitante, écoutait, toutes fibres tendues.

— Veux-tu que je te dise tout, petite sœur, maintenant que tu es devenue apte à comprendre les grandes agitations et les profonds tourments de notre pauvre espèce?... Ecoute... écoute bien... Il me semble parfois que ce n'est pas le simple hasard qui a placé cette chère enfant sur ma route... J'ai l'impression très nette que



c'est la main de la destinée qui, dans un dessein mystérieux, pour mon bonheur suprême ou mon éternelle damnation, l'a conduite près de moi... Avec elle et par elle, je serai dieu... sans elle et loin d'elle, je ne serai qu'un misérable pèlerin de la fatalité, traînant des jours sans lumière et sans but!

Jamais Lucy n'avait entendu son frère, plutôt froid d'ordinaire, s'exprimer avec une telle exaltation.

— Comme tu l'aimes! exclama-t-elle, quand elle n'entendit plus sa voix.

— Hélas! soupira-t-il, ne pouvant retenir plus longtemps un aveu désormais superflu.

Ils étaient arrivés près de Kernaïk.

Insensiblement, et comme par un accord tacite, ils ralentirent le pas.

On eût dit qu'ils désiraient l'un et l'autre prolonger cette minute exquise où leurs âmes fraternelles s'étaient retrouvées dans un mutuel abandon.

Elle se serra plus étroitement contre lui.

— Espère, Pol! lui dit-elle. Je crois, je suis même presque certaine que Maï n'est pas éloignée de partager les sentiments qu'elle t'inspire.

— Elle!... comment veux-tu?... Non, c'est impossible!

— Grand fou!... Tu sais que l'instinct féminin est plus sûr que celui de l'homme... Eh bien! j'ai noté certains détails qui te rassureraient, si tu avais pu les remarquer comme moi... Je te le répète, espère... Et compte sur moi auprès de ta petit idole, d'abord, et auprès de maman, ensuite... Sur ce, mon grand, embrasse-moi et rentrons!



VI

LE MÊME MAL

La première sortie de Maï-la-Simple, qui eut lieu quelques jours plus tard, fut pour rendre à Pol et à Lucy Dartigny, la visite qu'ils lui avaient faite.

Inutile de dire que sa réapparition sur la route de Ploumanac'h à La Clarté, produisit une grosse sensation.

A sa vue, les gens accoururent près d'elle, s'appelant les uns les autres.

Les uns se contentaient de la regarder, bouche bée, comme un objet de curiosité. Les autres s'enhardissaient à lui adresser la parole, l'interrogeant sur sa santé, sur sa tante, sur les événements récents.

Mais combien tous la trouvaient changée! C'était une stupéfaction générale.

Ce n'était plus la pauvre « innocente » aux yeux hagards, à la pensée absente, et qui semblait totalement étrangère aux choses de ce monde.

Ce n'était plus la petite errante, à la bouche obstinément close, et qui ne semblait même pas comprendre ce qu'on lui disait.

Un véritable miracle s'était accompli.

Les curieux n'en revenaient pas d'avoir maintenant devant eux une jeune fille aux yeux clairs et vivants, aux lèvres fleuries d'un pâle mais joli sourire, à l'aspect vif et lumineux, et qui répondait à tous avec une charmante amabilité.

Jusqu'à son costume qui n'était plus le même! Elle avait quitté l'éternelle robe noire, le fichu de laine et le petit bonnet régional qu'elle portait toujours, pour revêtir une toilette simple, mais assez coquette, de citadine. Une longue écharpe soyeuse recouvrait sa cheve-



lure, se croisait sous le menton et flottait derrière elle comme deux ailes légères.

Dans tous les regards qui la dévisageaient, se lisait un sentiment de surprise et d'admiration, auquel se mêlait une sorte de respect craintif.

C'est qu'après la merveilleuse façon dont la jeune fille avait déjoué les criminels desseins de Iann et de Flidrik, personne ne doutait plus qu'elle fût douée d'un étrange et miraculeux pouvoir.

Elle venait d'arriver, toujours abordée par de nouveaux venus qui ralentissaient sa marche, devant la vieille et fameuse chapelle de La Clarté, lorsqu'une femme, portant sur ses bras une enfant malingre, au teint verdâtre, aux paupières violacées et fermées, s'approcha vivement d'elle.

— Maï! sanglota-t-elle éperdue, mon petit va mourir... Le médecin me dit qu'il n'y a rien à faire... Toi, tu pourrais peut-être le sauver!

En proie à un saisissement compréhensible, Marie s'arrêta et, muette, sentant les larmes lui monter aux yeux, considéra la malheureuse mère.

— Maï! Maï! implora cette dernière, je t'en supplie, sauve mon petit!... La Vierge te bénira!

Prise d'une grande pitié, la jeune fille se pencha charitablement sur l'enfant, caressa les minuscules menottes et mit un baiser sur le front glacé, qu'on eût dit déjà marqué par la mort.

— Pauvre bébé! murmura-t-elle. Il y a longtemps qu'il est malade?

— Non, ça l'a pris avant-hier... D'affreuses convulsions... Il souffre atrocement... Il n'y a plus d'espoir!

— Mais si, mais si, ma brave femme, vous verrez, il guérira!

— Non, Maï, le docteur l'a dit, c'est fini... Il n'y a plus que toi qui puisses le guérir... Sauve-le, je t'en supplie!

La voix de l'infortunée était si déchirante qu'elle arrachait des pleurs aux personnes présentes.

Et toutes regardaient Marie d'un air de prière, comme



si elles la conjuraient d'exaucer le vœu de la mère désespérée.

Très embarrassée, la jeune fille continuait de caresser le petit être, adressant au ciel, du fond d'elle-même, une fervente adjuration pour son salut.

Soudain, les yeux de l'enfant s'entr'ouvrirent et se



*Petite Mã... Maita divine... je vous aime. (p. 64).*

portèrent sur celle qui le flattait doucement. Sa petite bouche s'épanouit et lui sourit. Ses doigts mignons s'agitèrent et se tendirent vers elle.

Alors les traits de la maman s'illuminèrent. Ses prunelles eurent un éclair de joie folle :

— Sauvé!... Il est sauvé, j'en suis sûre! s'écria-t-elle, délirante... Depuis hier, il n'avait pas donné signe de



vie... Merci, Maï!... Que Dieu t'accorde tout ce que tu lui demanderas!

Et, serrant plus étroitement encore sur son sein le bébé qui souriait toujours, elle l'emporta en courant, comme une démente.

— Pauvre femme! balbutia Marie en la suivant des yeux, parmi la consternation religieusement admirative de l'assistance.

Puis, s'excusant gentiment auprès de ceux qui l'entouraient, elle repartit en pressant le pas, toute bouleversée par ce qui venait de se passer.

A la villa Kernaïk, où elle ne tarda pas à arriver, ce fut à bras ouverts qu'elle fut accueillie.

Infiniment heureuse de la revoir, Lucy, après lui avoir prodigué les plus chaleureuses marques de tendresse, la présenta à sa mère.

Celle-ci l'attira près d'elle, toute vibrante d'affectueuse sympathie. En termes émus, elle lui dit combien le fait d'avoir épargné à Lucy une mort certaine l'avait, pour toujours, rendue chère à son cœur.

— Vous pouvez, ma chère enfant, conclut-elle en l'embrassant tendrement, vous considérer comme faisant partie de notre famille. Vous êtes ma seconde fille. Désormais, j'aurai trois enfants.

Profondément touchée et confuse, Marie Verseuil ne répondit d'abord qu'avec une extrême timidité.

Ce ne fut que peu à peu, et grâce à l'enjouement de la sœur de Pol, qu'elle prit un peu d'assurance et put dire à son tour toute la reconnaissance qu'elle devait et garderait toute sa vie à ce dernier.

— C'est un lien de plus entre nous, ma petite Maï, dit Mme Dartigny, un lien que la mort seule pourra dénouer.

A ces mots, le regard si pur de la jeune fille se leva sur son interlocutrice :

— La mort, répondit-elle avec une certaine gravité, ne sépare que momentanément ceux qui s'aiment... Elle les réunit au contraire.



Involontairement, après avoir prononcé ces paroles, ses yeux rencontrèrent ceux de l'avocat.

Tous deux éprouvèrent le même trouble et pâlirent.

Cette courte scène n'échappa point à Lucy, qui s'écria gaiement :

— Mère chérie, pendant que tu prépares le thé avec Mme Le Goël, nous allons faire un tour de jardin.

Et, passant ses bras sous ceux de Marie et de son frère, elle les entraîna délibérément au dehors.

Des allées bordées de plates-bandes multicolores et d'arbustes odorants, la vue s'étendait au loin sur la mer.

Celle-ci, limpide et sommeillante, reflétait dans sa gamme d'arc-en-ciel une atmosphère lumineuse.

Pendant un long moment, Lucy fit seule les frais de la conversation. Elle sentait la gêne qui étreignait les fibres et paralysait la langue de ses deux voisins, et s'efforçait de la dissiper.

Mais lorsqu'elle vit qu'elle n'y réussissait pas, elle eut une inspiration.

S'arrêtant court, elle frappa mutinement dans ses mains et s'écria :

— J'ai oublié de faire une recommandation à maman!

Puis, tournant prestement sur ses talons, elle s'élança dans la direction du pavillon.

— Elle nous fausse compagnie! émit Pol, qui eût voulu être à cent pieds sous terre. Excusez-la, mademoiselle Maï. C'est une petite étourdie.

— Oh! espérons qu'elle ne nous abandonne pas pour longtemps.

Ils firent encore quelques pas, en proie à un indéfinissable embarras.

Enfin l'avocat trouva quelque chose à dire :

— Si vous saviez comme je suis heureux de vous voir remise de tant de violentes émotions!

— Je ne suis plus la même, n'est-ce pas?

— Si, heureusement, vous êtes toujours la même, mais avec plus de santé, plus de sève, plus d'entrain... comme avec une vie nouvelle.



— Vous avez raison... Jusqu'à présent, j'avais en quelque sorte végété, comme courbée sous un poids trop lourd pour mes épaules, comme étouffée dans un air irrespirable... Maintenant, je me sens exister.

— Heureuse métamorphose!... C'est la chrysalide devenue brillant papillon!

— Ne me flattez pas, monsieur Dartigny... C'est, plus simplement, la prisonnière échappée de sa geôle... la patiente arrachée à son lit de souffrance.

— Et il a suffi pour cela d'une forte commotion vous faisant entrevoir la fragilité de la vie et vous en révélant tout le prix.

— Je ne sais... mais quand je réfléchis à cette subite transformation, j'ai la vague impression qu'un élément nouveau s'est introduit dans la succession de mes jours.

« Comment dirais-je?... Imaginez une plante qui s'étiole qui dépérit dans l'ombre... Un peu d'eau, un rayon de soleil, et la voilà qui se redresse et s'épanouit.

« Il me semble que c'est là ce qui s'est produit en moi... Mais d'où viennent cette eau bienfaisante et ce rayon régénérateur?... Voilà ce que je me demande en vain.

En entendant ces paroles si délicieuses de candeur, Pol sentit comme une haleine fraîche et parfumée qui lui caressait l'âme.

Et cette ineffable sensation eut pour effet de lui mettre au cœur un peu de cette audace à laquelle il faisait désespérément appel.

— J'en dirai presque autant de moi, hasarda-t-il. Jusqu'à présent, l'avenir m'apparaissait comme un horizon embrumé vers lequel je me dirigeais sans grand enthousiasme.

« Pour affronter cet inconnu redoutable, il me paraissait, malgré mes longues études et la bonne affection des miens, que j'étais insuffisamment armé.

« Et voici que, depuis quelque temps, j'ai le sentiment d'avoir découvert la source de confiance et d'énergie qui me manquait.

« Et j'ai la conviction que, s'il m'était permis d'y



puiser, mon humble personnalité, fortifiée, complétée, et sûre d'elle-même, saurait dominer le destin.

La jeune fille écoutait, les yeux fixés sur la ligne violette qui bornait l'immensité liquide.

Le frère de Lucy, qui l'observait, ne vit aucune contraction se produire sur son gracieux visage.

Lorsqu'il eut cessé de parler, elle tourna vers lui l'ingénuité de son regard.

— C'est singulier! fit-elle simplement.

Puis, après une courte pause, elle reprit :

— Mais comment expliquez-vous, monsieur Dartigny, cette analogie d'impressions?... Comment se fait-il que le même phénomène vital se produise en même temps chez vous et chez moi?

L'entretien devenait d'autant plus délicat, que la naïve sincérité de Mlle Verseuil ne pouvait faire aucun doute.

Comment, sans l'effaroucher, sans la froisser peut-être profiter d'une occasion qui ne se représenterait sans doute pas de longtemps?

Le silence ne pouvait durer davantage. Il fallait répondre :

— C'est sans doute, mademoiselle Marie, finit par dire l'avocat, que notre mal, à l'un et à l'autre, avait la même cause.

Quelque chose comme une flambée d'effroi passa dans les prunelles de la jeune fille.

Plus encore que les autres mots prononcés, le ton attendri de la phrase et la langueur du regard qui l'accompagnait, la firent soudain voir clair en elle-même.

Oui... en effet... elle comprenait maintenant.

La complaisance avec laquelle sa pensée se reportait toujours sur son sauveteur... l'émoi qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle le revoyait... le plaisir qu'elle constatait chez lui de se trouver auprès d'elle... son empressement, ses égards, ses discrètes contemplations!

Oui, c'était bien le même mal.

Et le même mal n'appelle-t-il pas le même remède?

Oh! qu'allait-il penser d'elle?... Comme elle eût voulu que sa sœur revînt en ce moment!



La devinant affolée, le fils de Mme Dartigny se sentit pris lui-même d'un grand trouble.

Mais il comprit que l'instant était unique.

Doucement, pieusement, comme on touche à une sainte relique, il saisit la petite main qui comprimait les battements d'une adorable gorge naissante :

La petite main ne se retira pas.

— Maï!... Maïta! murmura-t-il alors dans un souffle, vous êtes l'ange de beauté et de bonté dont mon cœur désespéré attendait la venue... Vous êtes celle que je cherchais, que j'appelais de tous mes vœux, que je voulais comme compagne de mon existence... Vous êtes pour moi l'envoyée de l'au-delà!... Voulez-vous accepter de devenir ma femme?

Croyant rêver, la nièce de Mme Verseuil se récria :

— Vous n'y pensez pas, monsieur Dartigny!... Comment! moi, une pauvre fille maudite, devenir votre femme!

Pour toute réponse, le jeune homme l'attira plus près de lui :

— Petite Maï... Maïta divine... je vous aime!

En même temps, ses lèvres frémissantes s'inclinèrent sur les jolis doigts tremblants.

Et les jolis doigts tremblant s'abandonnèrent.

## VII

### L'IMPOSSIBLE

Lorsque Mme Dartigny apprit par Lucy que Maï-la-Simple et son fils s'aimaient et s'étaient voués l'un à l'autre, elle ne s'en montra nullement scandalisée.

C'était une de ces bourgeoises intelligentes, aux idées larges, et chérissant trop leurs enfants pour les voir contracter une union qui n'aurait pas pour base une profonde inclination réciproque.

Certes, elle eût préféré voir les sentiments de Pol se porter sur une personne de son rang, de son éducation et de sa situation de fortune.



Elle eût aussi mieux aimé qu'il attendît quelques années avant de convoler en justes noces.

Mais puisque les événements en avaient disposé de façon différente, ma foi ! le sort en était jeté.

Après tout, son propre exemple n'était-il pas là pour l'inspirer et la guider ? Le père de ses enfants ne l'avait-il pas épousée, lui très jeune, elle modeste employée, et n'avaient-ils pas été tous deux parfaitement heureux jusqu'à son veuvage ?

Pourquoi en serait-il autrement pour son fils, du moment que, comme son père et sa mère, Maï et lui s'adoraient ?

Elle consentit donc à faire, auprès de Mme Verseuil, une première démarche d'exploration, de sondage.

La pauvre percluse était-elle préparée à un tel événement ? Avait-elle reçu les confidences de sa nièce ? Que pensait-elle de cette fraîche idylle qui menaçait de la séparer, elle infirme, d'une enfant qu'elle aimait comme si elle eût été sa propre fille, et qui était toute sa société, tout son bonheur ?

C'est ce qu'il importait de savoir avant que Pol risquât une demande officielle, demande qui ne devait d'ailleurs avoir pour objet immédiat que de simples fiançailles, la célébration nuptiale ayant été, d'un commun accord, fixée à l'année suivante.

L'avocat avait bien rencontré la jeune fille depuis l'inoubliable scène du jardin, qui l'avait empli d'une si pure ivresse. Marie était même revenue à la villa Kernaïk, conviée par Lucy, à l'instigation de son frère. Mais jamais celui-ci ne lui avait demandé si elle s'était ouverte de leur projet à sa tante...

Mme Dartigny était donc partie un beau jour, toute seule, pour la maisonnette de Ploumanac'h, qu'habitaient Mme et Mlle Verseuil.

Et ses deux grands enfants, restés à la villa, attendaient son retour avec une anxiété facile à comprendre.

Ils tuaient le temps comme ils pouvaient, mais surtout en parlant de Maï sur qui, naturellement, Pol ramenait toujours la conversation.

— Alors, tu l'aimes toujours ? lui demanda, en souriant, sa sœur.



— C'est-à-dire que je l'adore de plus en plus, répondit le jeune homme avec enthousiasme. Ah! comme elle laisse loin derrière elle, dans sa simplicité de petite madone, toutes les pimpantes demoiselles de salon!

— Ah! Pol, pas de pierre dans mon jardin!

— Non, chère sœur, ce n'est pas toi que je vise. Ne m'as-tu pas dit que tu commençais à comprendre l'inanité de la vie mondaine et que tu enviais mon bonheur?

— Oui, c'est vrai. Depuis ta charmante aventure, une évolution s'est faite dans mon esprit... Je ne suis plus la frivole et futile marionnette que tu me reprochais d'être, et j'envisage l'existence tout autrement qu'avant.

— Ah! comme je suis heureux de t'entendre parler ainsi!... Mais alors, ton mariage avec le beau vicomte?

— Ça ne me dit plus rien, je t'assure. Et je ne comprends même plus comment j'ai pu y songer... Un mariage qui n'aurait été qu'une association de goûts malsains et baroques, où il était convenu d'avance qu'on n'aurait pas d'enfants et que chacun garderait son entière liberté!... Tu vois d'ici comme ç'eût été gai au bout de quelques mois... Mais que veux-tu? je subissais l'influence de mes amies... Elles sont toutes comme ça aujourd'hui.

— C'est du propre!

— Sois tranquille, Pol... Je suis guérie maintenant, et je ne demande qu'une chose, c'est de trouver sur ma route celui qui complètera mon être sensible et pensant, comme Maï le tien... Tu es content?

L'avocat embrassa tendrement la convertie.

— Oui, ma chérie... Rien ne manque plus à ma félicité, puisque j'ai maintenant une petite sœur digne de ma fiancée.

— Oh! fiancée?... pas encore! taquina Lucy, redevenant espiègle et enjouée.

— C'est vrai, pas encore! répéta le jeune homme, soudain rembruni. Et maman qui ne revient pas!... Il me semble qu'elle reste bien longtemps... Y aurait-il quelque difficulté, quelque obstacle?

Il fit nerveusement claquer ses doigts.



— Quelle impatience! plaisanta sa sœur. Voyons, calme-toi!... Ces choses-là ne s'arrangent pas en cinq minutes.

— Je voudrais bien te voir à ma place!

— Sans compter, reprit Lucy, qu'il peut y avoir du monde, beaucoup de monde chez Mme Verseuil.

— Que veux-tu dire?... Elle ne reçoit personne.

— Écoute... Tu sais que M. Le Goël nous a raconté, d'après la rumeur publique, ce qui est arrivé à Maï lors de sa première visite ici... Cette femme qui lui a présenté son bébé malade à guérir!... Tu te rappelles?

— Oui.

— Eh bien! il paraît que l'enfant, pourtant condamné par la science, a bel et bien guéri... Et la pauvre maman, dans le délire de sa joie, s'en est allée crier au miracle dans tout le pays... Si bien que chaque fois que Maï met le pied dehors, elle est assaillie par des malades et des infirmes qui la supplient de leur rendre la santé ou l'usage de leurs membres... D'autres la relancent jusque chez elle... Et force lui est, bien qu'elle ne croie nullement à son pouvoir magique, de se livrer sur eux à des impositions de mains, à des passes fluidiques, après lesquelles ils s'en vont consolés, pleins d'espoir et se confondant en bénédiction.

— C'est très curieux.

— Comme tu le dis... Mais le plus curieux de tout, c'est que la croyance se répand qu'elle opère réellement des cures. On cite des cas de guérison vérifiables. Et l'on commence à venir des pays voisins. Ce sera bientôt un véritable pèlerinage.

— La petite cachottière! Elle s'est bien gardée de nous parler de tout cela! observa l'avocat, amusé.

— Il paraît qu'elle est la première à en sourire. Mais, bonne et charitable par-dessus tout, elle se prête complaisamment aux désirs et aux illusions des bonnes gens.

— Illusions!... qui sait? fit Pol, reprenant subitement son sérieux.

— Croirais-tu à ces miracles?

— « Miracles », en tout cas, ne serait pas le mot



juste... Il n'y a pas de miracles, mais il y a des phénomènes encore inexplicables.

« De même qu'on a fini par découvrir, dans la nature invisible et impalpable, ces rayons et ces ondes qui propagent mystérieusement le son et les images à des distances inimaginables, de même découvrira-t-on peut-être un jour la source des irradiations qui permettent à certaines individualités privilégiées d'exercer sur leurs semblables une action funeste ou bienfaisante.

— Voilà maman! coupa Lucy, en se précipitant vers la grille du jardin.

Le jeune homme ne put réprimer un violent battement de cœur.

C'est que, de la réponse qu'apportait sa mère, dépendaient positivement son avenir et son bonheur.

Lorsqu'il la vit entrer un peu pâle, le visage fermé, et se diriger rapidement, sans mot dire, vers le perron de la villa, il alla au-devant d'elle, l'interrogeant anxieusement du regard.

Mais les paupières de Mme Dartigny s'abaissèrent, comme pour lui voiler la tristesse de ses yeux.

— Ah! mon pauvre Pol! gémit-elle cependant, en lui saisissant les mains avec tendresse.

— Qu'y a-t-il, mère?... C'est une refus? haleta-t-il, un vertige au cerveau.

— Non... c'est une impossibilité!

— Une impossibilité? répéta l'avocat, anéanti.

— Oui, asseyons-nous et écoute-moi avec courage... Ah! la vie est parfois bien cruelle!

Le frère de Lucy se laissa tomber sur un siège. Sa mère et sa sœur s'assirent près de lui.

Après quelques instants de recueillement, Mme Dartigny reprit :

— Je vous dirai d'abord, mes chers enfants, que, lorsque j'arrivai chez Maï, qui heureusement était absente, j'eus d'abord une agréable surprise, qui me fit bien augurer du résultat de ma démarche.

« Je vis une Mme Verseuil toute nouvelle, les traits rajeunis, l'air gai, ingambe, active, marchant sans canne.

« Elle m'expliqua avec bonne humeur qu'elle devait



cette amélioration de son état à sa nièce, chez qui venait de se révéler une merveilleuse faculté de guérison.

« Mais je vous raconterai cela une autre fois. J'en viens tout de suite à ce qui nous intéresse le plus.

« Après des préliminaires dont je vous fais grâce, j'abordai la question qui m'amenait.

« Je dis à Mme Verseuil la grande affection que nous éprouvions tous ici pour Maï, et je soulignai l'attachement tout particulier qu'elle t'avait inspiré à toi, mon cher Pol.

« Tout d'abord, la brave dame se montra ravie de mes paroles et spécialement de l'intérêt que tu portais à sa nièce.

« Je m'enhardis alors et précisai la nature des sentiments que tu lui avais voués et qu'elle n'avait pas repoussés.

« Mais à mesure que je parlais, je voyais son visage changer d'expression. De presque joyeux qu'il était, il devenait terne, sombre.

« Je crus qu'elle s'inquiétait d'un penchant qui ne pouvait avoir, à ses yeux, aucune consécration régulière, et je me hâtai de la rassurer, en lui déclarant que si tu aimais Maï, c'était pour le bon motif, que ton intention était de lui demander sa main et que je n'y étais point opposée.

« A ces mots, Mme Verseuil, devint toute blanche et me regarda avec un indicible effarement. Puis, baissant la tête, elle fondit en larmes.

« Stupéfaite, je m'efforçai de la calmer. J'y parvins au bout de quelques instants. Elle essuya ses pauvres yeux, et voici ce que, confidentiellement, elle m'apprit :

« Maï n'est orpheline que de mère... Son père vit encore, mais elle n'en sait rien. Sa tante lui a toujours dit qu'aussitôt après la mort de sa femme, il avait disparu et n'avait jamais donné de ses nouvelles. En réalité... vous ne devineriez jamais, mes enfants, où il est... il est au bagne!

— Au bagne! sursautèrent Pol et Lucy consternés.

— Oui, au bagne, pour vol et assassinat.

Les deux jeunes gens se regardèrent, blêmes, atterrés.



— La petite, poursuivit Mme Dartigny, n'avait qu'une dizaine d'années quand il fut condamné. Naturellement on prit toutes les précautions pour lui cacher cette honte. Restée seule avec sa tante, elle trouva tout simple de porter le nom de cette dernière. Son vrai nom n'est donc pas Verseuil... C'est Valdieu.

— Valdieu... Valdieu! prononça Pol faisant un effort de mémoire. J'y suis!... Constant Valdieu... Une affaire qui a fait un bruit énorme, à cause de la qualité de la victime, un banquier parisien du nom de Daniel Blanquet...

— C'est cela même, confirma sa mère.

— On en parle encore au Palais... Il paraît que le condamné a toujours protesté de son innocence.

— Il en proteste encore dans les lettres qu'il écrit de la Guyane à sa sœur... Mais celle-ci n'y croit pas elle-même... Il paraît qu'on a trouvé sur lui un portefeuille appartenant au banquier et contenant cinquante mille francs.

— Pauvre Maï! soupira l'avocat. Comme cette disparition, suivant de si près la mort de sa mère, explique bien l'état de dépression morale où elle a si longtemps vécu!

— Et d'où ton amour l'a si heureusement tirée! ajouta sa sœur.

— Mais je ne vois rien là, reprit vivement le jeune homme, qui soit de nature à influencer mes dispositions à son égard... Elle n'est pas responsable du crime de son père!

— D'accord, répartit Mme Dartigny. Notre tendresse et notre reconnaissance à son égard ne doivent pas en souffrir... Il n'en est pas moins vrai que certaines objections méritent d'être prises en sérieuse considération.

— Lesquelles, mère?

— D'abord, Mme Verseuil estime que la révélation de la vérité porterait à sa nièce un coup fatal... Or, comment la marier sans produire son état-civil, c'est-à-dire sans lui faire connaître son véritable nom?... Comment, ensuite, lui cacher l'infamie de son père?... Ses questions, les renseignements qu'elle pourrait prendre, les



indiscrétions qui lui viendraient aux oreilles, ne tarderaient pas à lui dévoiler toute l'étendue de son malheur. C'est ce qu'il faut éviter à tout prix... Une créature frêle comme cette enfant n'y survivrait pas... Donc, pour cette première raison, pas de mariage possible... Mais il en est une autre, et qui vient de moi, celle-là.

— Explique-toi, mère.

— C'est que, moi, quoi qu'il t'en coûte, et quoi qu'il nous en coûte à tous, je ne consentirai jamais à ton union avec la fille d'un forçat!

— Maman!

— Votre père, mes enfants, vous a légué un nom sans tache, universellement respecté... Ce nom, j'en ai la garde, et je ne puis permettre qu'il soit accouplé à un nom flétri, déshonoré... Il y va de ton intérêt même, mon fils. Il y va de ton avenir... Ne vois-tu pas le joli scandale que produirait le mariage de l'avocat Pol Dartigny avec la fille de Constant Valdieu, condamné à vingt ans de travaux forcés pour vol et assassinat?

Un grondement douloureux s'échappa de la poitrine du jeune homme.

Comme assommé d'un coup de massue, il courba la tête.

— Mon enfant!... Mon frère! s'écrièrent les deux femmes en l'entourant de leurs bras.

Et tous trois mêlèrent leurs sanglots.

## VIII

### LA MINUTE SACRÉE

A la suite de cette terrible conversation, Pol Dartigny tomba dans un état de prostration qui donna les plus vives inquiétudes à sa mère et à sa sœur.

En vain ces dernières, profondément affectées elles-mêmes, essayèrent-elles de lutter contre l'accablement qui le terrassait. Toutes les tentatives qu'elles firent pour lui remonter le moral, demeurèrent inutiles.

Le jeune homme ne s'alimentait presque plus. La nuit



quand, après de longues insomnies, il finissait par s'endormir, son sommeil était troublé par des cauchemars qui le faisaient délirer ou le réveillaient en sursaut.

Il restait, la plupart du temps, enfermé dans sa chambre, et quand il sortait, c'était pour aller du côté de Ploumanac'h où il passait de longues heures assis au faite d'un rocher, d'où sa vue plongeait sur la route où s'élevait la demeure de Maï.

Muni d'une jumelle marine, il semblait s'être posté là pour contempler, jusqu'au fond de l'horizon, le spectacle changeant des flots. De fait, il braquait bien parfois son instrument sur les voiles multicolores et lointaines des chalutiers, sur quelque panache de fumée trahissant le passage d'un vapeur, sur la ligne filante d'un groupe d'oiseau de mer, ou simplement sur les Triagoz et les Sept-Iles. Mais il s'en servait le plus souvent pour explorer les chemins où il espérait apercevoir la fine silhouette de la bien-aimée.

Mais pas une seule fois il ne l'entrevit. Que devenait-elle donc? Ne sortait-elle plus de chez elle? Sa tante la retenait-elle pour la préserver d'une rencontre qu'elle estimait dangereuse?

Que devait s'imaginer la chère enfant? Quel pouvait être son état d'esprit?

Sans lui dire l'objet de la visite de Mme Dartigny, Mme Verseuil l'avait sans doute mise en garde contre une fréquentation sans issue convenable à ses yeux. Et Maï, soumise, obéissante, s'efforçait peut-être d'oublier celui qui, malgré tout, ne pouvait, lui, renoncer à son rêve.

Que n'eût-il donné pour la voir tout à coup se profiler sur la blancheur sablonneuse de la route, le vert moucheté de la lande ou le gris bronzé du Chaos?

De quel pied agile, de quelle âme ailée il eût couru la rejoindre, pour s'assurer de la constance de ses sentiments et de la fidélité de sa pensée!

Et pourtant, que pouvait-il espérer désormais?

Avait-il l'intention d'entrer en révolte contre la volonté formellement exprimée de sa mère et contre les exigences, conventionnelles peut-être, mais impérieuses, du milieu social auquel il apporterait?



Allait-il jeter dans le désespoir deux familles uniquement coupables, après tout, d'un excès de sollicitude et de tendresse pour leurs enfants?

Car, enfin, les raisons invoquées par sa mère et la tante de Maï étaient de la plus haute valeur et infiniment respectables.

A certains moments, il en reconnaissait la justesse et se bornait, tout en pleurant des larmes brûlantes, à maudire la fatalité qui mettait entre son idéal et lui un obstacle insurmontable.

Maïs, à d'autres instants, il sentait bouillonner en lui une lave de protestation qui l'insurgeait contre l'injustice du sort et lui suggérait les projets les plus subversifs de la morale courante.

Oui, il foulerait aux pieds toutes les considérations familiales, tous les préjugés mondains, acharnés à séparer deux êtres faits l'un pour l'autre et qui avaient le droit de s'unir et de s'aimer dans le sein de la nature.

Il briserait toutes les entraves, toutes les barrières qui menaçaient leur avenir d'amour et de suprême félicité.

Sa carrière d'avocat était une de ces forces hostiles, liguées contre le plein épanouissement de son être sentimental. Il la sacrifierait.

Sa fortune, sa réputation, ses liens de parenté même, quelle importance pouvaient avoir de telles contingences auprès de cette réalisation sublime : la communion dans l'infini de deux âmes immortelles?

Oh! revoir Maïta!... La revoir et la persuader de le suivre loin, très loin de ces lieux néfastes où risquait de sombrer leur si bel espoir!... L'emmener, l'emporter, proie consentante, sur un rivage désert, où, dans l'oubli de tout, ils pourraient vivre librement leur vie prédestinée!

C'est dans un tel délire d'esprit qu'un soir, à l'heure mauve et or du crépuscule, Pol, après avoir vainement fait le guet du haut de son observatoire, redescendait la pointe de Ploumanac'h pour rentrer chez lui.

Tout à coup, au détour d'un groupe de roches géantes, il se trouva face à face avec l'exquise petite fée de ses songes.



— Maï! exclama-t-il, les traits subitement épanouis. Enfin, vous, mon adorée!... J'étais fou d'inquiétude... J'avais si peur de ne plus vous voir!

Et il lui prit les mains qu'il appuya passionnément contre son cœur tumultueux.

— Il m'est très difficile de quitter la maison, monsieur Pol... Ma tante m'a vivement recommandé de ne plus aller chez vous, de ne plus vous voir... Pourquoi?... Raisons de convenances, m'a-t-elle dit. Nous ne sommes pas du même monde. Il faut éviter les relations qui ne peuvent durer.

« Je n'ai pas voulu la contrarier, et je l'ai écoutée, sachant bien qu'à présent, quoi qu'il arrive, rien ne peut plus nous désunir.

— Vous êtes délicieuse, Maï! fit l'avocat, ravi. Malheureusement, j'ai beaucoup de craintes à ce sujet... Sans rien pouvoir préciser, je dois vous dire que de sérieux obstacles se sont dressés entre vous et moi. J'en souffre affreusement, et je passe mes jours et mes nuits à chercher le moyen de les tourner.

— Je le sais, et c'est pour cela que je suis ici ce soir... C'est pour vous tranquilliser et vous donner du courage.

— Oh! merci, petite idole!... Mais comment le savez-vous?

La nièce de Mme Verseuil prit son air le plus mutin :

— Eh bien! monsieur, que faites-vous du mystérieux fil conducteur qui relie mes sensations aux vôtres?

— C'est vrai, Maïta sourit le jeune homme.

— Sachez donc bien, monsieur Pol, que je ne vous oublie pas et que, si infranchissable que paraisse le fossé creusé actuellement entre nous, et que j'ignore d'ailleurs, il ne réussira pas à nous séparer, si vous partagez ma confiance et ma foi.

« Voilà ce que j'ai senti aujourd'hui l'irrésistible besoin de vous dire. C'est pour cela que je me suis échappée, vous ayant aperçu tout à l'heure et voulant me trouver sur votre passage.

« Et maintenant je vous quitte en hâte, pour ne pas éveiller les soupçons de ma tante.

La vue et les paroles de la charmante jeune fille





*Leurs lèvres se joignirent. (p. 74).*

avaient chassé les ombres et les orages accumulés dans l'esprit du frère de Lucy.

Un doux apaisement avait envahi tout son être.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper, ma douce madone! fit-il en l'attirant près de lui. Car, sans vous, la vie me serait un fardeau dont je ne tarderais pas à me délivrer.

Maï appuya câlinement sa tête à la poitrine qui s'offrait :

— Regardez, Pol, dit-elle, ces deux étoiles qui naissent au ciel, si semblables par leur éclat... Regardez ces deux



feux qui s'allument là-bas sur les flots, et qui semblent confondre leur rayonnement... Ainsi resplendira bientôt, croyez-m'en, la dualité de notre amour.

— Ces lumières sont moins radieuses que celle de vos yeux, Maïta... Et ce vol blanc de mouettes sur la crête argentée des vagues est moins pur que l'angélique blancheur de votre âme.

Le regard de la petite « innocente » se noya, chargé de tendresse, dans le regard ébloui du frère de Lucy.

Une émotion sacrée étreignait leurs cœurs et rapprochait lentement leurs haleines.

La minute était de gloire divine.

— Maïta!

— Pol!

Leurs souffles se mêlèrent.

Et, sous la bénédiction du ciel, leurs lèvres se joignirent comme les valves d'un coquillage.

## IX

### LA BONNE NOUVELLE

Pol Dartigny reprit le chemin de la villa Kernaïk dans un étourdissement d'ivresse.

Il marchait à grands pas, alerte et léger comme un homme qui vient d'être délivré d'une charge écrasante, conquérant et superbe comme un guerrier qui vient de recevoir le baiser de la victoire.

Plus de préoccupations, plus de soucis, plus de découragement, plus de révolte! Le charmant optimisme de Maï l'avait complètement gagné.

Ce ne fut que lorsqu'il approcha de la propriété de M. Le Goël, que son bel enthousiasme se rafraîchit un peu.

La pensée de se retrouver tout à l'heure en présence de sa mère, intransigeante sur la question du point d'honneur, le ramena graduellement à la réalité.

N'étant plus sous l'influence immédiate de la présence et de la voix de Maï, il envisagea plus froidement la situation.



Après tout, la confiance qu'avait réussi à lui faire partager la jeune fille, n'était faite que de l'heureuse ignorance et de la touchante candeur de celle-ci.

Rien, pour celui qui comme lui était au courant des choses, ne permettait de croire qu'elles pussent s'arranger à leur commune satisfaction.

Allons! l'alternative était toujours la même. Il n'y avait point d'autre solution que la résignation mortelle ou le coup de tête libérateur.

La première, il ne voulait même pas y songer.

La seconde, il en supputait les effroyables conséquences.

Que faire?

A la vérité, il y avait bien un autre geste à accomplir! Et déjà, retombé aux abîmes d'où l'avait passagèrement sorti l'apparition de Maï, le malheureux n'entrevoyait plus que ce geste-là comme ultime moyen de mettre fin aux tourments qui recommençaient à le déchirer, lorsqu'il entendit un pas léger courir à sa rencontre.

— Pol, dépêche-toi... On t'attend avec impatience... Il y a du nouveau!

C'était la voix de Lucy, et cette voix était gaie.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Elle le prit par le bras et l'entraîna rapidement vers l'entrée de la villa.

— Viens vite... tu vas voir?

Dès qu'elle l'eût fait pénétrer dans le salon, elle prit un journal déplié sur un guéridon et, lui mettant sous les yeux un article qu'elle lui indiqua du doigt :

— Lis! fit-elle en sautillant comme une gamine.

Cet article était ainsi conçu :

## L'ATTENTAT DE LA CLARTE

« Grâce à de récentes révélations de Flidrik Louanou, à qui son complice Iann Corven avait fait certaines confidences sur ses exploits antérieurs, la lumière est faite sur la provenance du chronomètre et de la chevalière découverts, soigneusement cachés, au domicile du second.



« Dans l'espoir d'obtenir quelques adoucissements au régime cellulaire et aussi de s'assurer l'indulgence de son futur jury, Louanou n'avait pas hésité, suivant les pittoresques expressions argotiques, à « se mettre à table » et à « manger le morceau ». Entre autres choses, il avait raconté au juge d'instruction, M. Sutter, que Corven lui avait confié que la montre et la bague en or, marquées aux initiales D. B. et trouvées en sa possession, provenaient d'un crime commis par lui, il y a environ sept ans, et pour lequel un innocent avait été condamné à sa place aux travaux forcés.

« M. Sutter transmet immédiatement ces renseignements au parquet de la Seine qui les fit aussitôt vérifier. Or, les résultats de l'enquête prescrite à ce sujet sont extrêmement troublants, sinon concluants.

« Il y a, en effet, sept ans environ, un banquier parisien du nom de Daniel Blanquet, fut trouvé, frappé de deux coups de couteau mortels, dans l'escalier de son hôtel particulier. L'affaire parut extrêmement simple. Un de ses clients et amis, un nommé Constant Valdieu, avait passé joyeusement la soirée en sa compagnie et l'avait reconduit à son domicile. Arrêté dès les premières heures de la matinée, il fut trouvé porteur d'un portefeuille appartenant au banquier et contenant une somme de cinquante mille francs.

« Pour sa défense, il affirma qu'il n'avait reconduit M. Daniel Blanquet que jusqu'à la porte de son hôtel, qu'il n'avait point pénétré dans ce dernier, et que les 50.000 francs étaient une avance de fonds que lui avait consentie le banquier et dont il lui avait délivré reçu séance tenante. Quant au portefeuille, M. Blanquet le lui avait prêté pour emporter la somme.

« Malheureusement pour l'inculpé, aucun papier n'avait été trouvé dans les poches de la victime, dont la montre, les bagues et l'épingle de cravate avaient également disparu.

« Traduit devant la Cour d'assises, Constant Valdieu se vit, malgré ses énergiques protestations d'innocence, infliger vingt ans de travaux forcés qu'il est en train de purger.

« Les initiales de la victime, la date du crime, et l'at-



titude du condamné concordant parfaitement avec les révélations de Louanou, M. Sutter, dès qu'il fut en possession des résultats de l'enquête, se fit amener Iann Corven. Le bandit, confronté d'abord avec son complice, commença par nier et par s'emporter violemment contre lui, cependant que Louanou maintenait froidement ses déclarations.

« Resté seul avec le juge d'instruction, Corven fut soumis par celui-ci à un interrogatoire serré. Surpris de voir M. Sutter si bien renseigné sur les circonstances de l'assassinat de M. Daniel Blanquet, il perdit peu à peu de son assurance, se coupa et se contredit. Finalement, il se troubla tout à fait et entra dans la voie des aveux.

« Oui, c'était lui qui avait tué le banquier. Sachant celui-ci aux bains de mer avec sa famille, et l'hôtel vide, il avait pénétré nuitamment dans ce dernier et avait fait main basse à son aise sur toutes les sommes et objets de valeur qu'il avait pu trouver. Chargé de son butin, il allait quitter la maison tranquillement, lorsqu'il avait entendu la porte s'ouvrir. Surpris dans l'escalier, il avait frappé et s'était enfui, après avoir hâtivement dépouillé M. Daniel Blanquet, revenu inopinément, de ce qu'il avait sur lui. Et c'est ainsi qu'on avait pu trouver en sa possession le chronomètre et la chevalière qu'il n'avait jamais pu « laver », à cause des initiales D. B. qui s'y trouvaient gravées.

« Ces aveux, si intéressants par eux-mêmes, posent une question qui ne manquera pas d'émouvoir profondément l'opinion publique. Ainsi, il y a, depuis six ans au moins, vivant parmi les pires criminels dans les horreurs du bagne de la Guyane, un malheureux qui a vainement crié son innocence à tous les échos. Qu'on s' imagine l' infernale torture de cette pitoyable victime de la justice des hommes ! Nous espérons, pour l'honneur de notre magistrature, qu'on va faire diligence pour ramener et rendre à la liberté ce forçat innocent, en attendant la révision de son inique procès. Et qu'on sache bien que la reconnaissance de l'erreur judiciaire ne saurait suffire. Nous exigerons pour Constant Valdieu une éclatante réparation. »



Au fur et à mesure que les lignes de ce compte rendu défilaient sous ses yeux, le visage de Pol Dartigny, que la bonne humeur de sa sœur n'avait pu dérider, se détendait, s'éclairait, s'illuminait, sous la poussée d'impressions de plus en plus vives.

Sa mère et sa sœur l'observaient en souriant, heureuses de cette métamorphose graduelle qui leur permettait de suivre, en son âme, l'éclosion, la croissance, puis l'épanouissement total de cette fleur merveilleuse et rare : le bonheur.

Quand il eut terminé la lecture, ses yeux étaient em-  
bués de larmes.

— Je savais bien ! s'écria-t-il, la gorge serrée par l'émotion, que Maï ne pouvait être la fille d'une assassine !

Mme Dartigny et Lucy, profondément remuées elles-mêmes, le serrèrent longuement dans leurs bras.

Après quoi, la première jeta vivement une écharpe sur sa tête et ses épaules.

— Où vas-tu ? lui demanda sa fille.

— Annoncer la bonne nouvelle à Mme Verseuil.

— A présent, son consentement ne fait plus de doute, dis, maman ? interrogea fébrilement l'avocat.

— Pas plus que le mien, mon grand !

## EPILOGUE

Dix mois plus tard, le village de La Clarté était en fête.

Sa remarquable chapelle du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, de style ogival flamboyant, et à la haute tour gothique en granit rose, était toute tendue de draperies blanches.

Un peuple immense, venu de tout le pays de Lannion et de plus loin encore, encombrait les routes, débordant sur les landes et les rochers, comme en un jour de grand pardon.

Une joie intime éclairait tous les regards, comme si chacun fût venu célébrer là une fête de famille.

C'est qu'ils étaient profondément aimés et estimés dans toute la région, ceux qui avaient tenu à ce que la



consécration religieuse de leur bonheur eût lieu à l'endroit même où leur amour était né, où il avait souffert et où il avait failli sombrer.

Quand, à l'issue de la cérémonie, Marie Valdieu, séraphique sous ses voiles immaculés, parut sur le seuil de la chapelle, au bras de l'avocat Pol Dartigny, grand et svelte dans son habit noir, ce fut une formidable rumeur d'admiration qui déferla parmi la foule enthousiasmée.

Et quand, suivant l'usage, les nouveaux conjoints parcoururent à pied le pays, en tête d'un nombreux cortège, où l'on se montrait avec une déférente sympathie Constant Valdieu, l'ancien forçat innocent, père de la mariée, ce fut à qui s'approcherait d'eux pour leur adresser un compliment naïf, un souhait émouvant, pour toucher leurs mains, leurs vêtements, ou simplement cueillir au vol un de leurs sourires.

Le père Le Gaël avait sa part de la curiosité générale. Enfant du pays, connu de tous les pêcheurs de la côte, on se le désignait et on l'interpellait avec une familière cordialité.

Mme Verseuil, qui maintenant marchait bien droit, sans aucune trace de souffrance, et Mme Dartigny, dont la bonne grâce gagnait tous les cœurs, étaient l'objet des plus respectueux égards.

Quant à Lucy, vive, espiègle, enjouée, riant avec les enfants et envoyant des baisers à tout le monde, elle réconciliait la population bretonne avec les jeunes Parisiennes, souvent vues d'un mauvais œil...

Le soir, avant de quitter parents et amis et de monter dans la puissante limousine qui allait les emporter pour leur voyage nuptial, les bienheureux époux voulurent dire adieu à la région bénie où était éclos leur bonheur.

Seuls, ils gravirent une dernière fois les roches titaniques du Chaos de Ploumanac'h.

Lorsqu'ils en atteignirent le faite, tendrement appuyés l'un sur l'autre, ils promènèrent autour d'eux leurs regards émerveillés et attendris.

Un splendide clair de lune, donnant un relief saisissant aux ondulations de la mer et aux aspérités de la côte, les baignait d'une lumière féérique.



Après la foule humaine qui les avait entourés de leur affectueuse admiration, la multitude astrale nimbait leurs front d'une céleste auréole.

Une sorte d'émotion mystique soulevait leurs âmes gonflées d'idéalisme.

Leurs doigts frémissants s'étreignirent.

— Quelle heure sublime! exhala Pol, éperdu.

— Dites « divine », mon bien-aimé! murmura l'adorée. Ne communions-nous pas en cet instant avec l'éternelle beauté de la nature!

— Eternité moins belle, ô Maïta, que celle de notre amour!

FIN

POUR PARAÎTRE VENDREDI PROCHAIN :

## Feuilles d'Automne

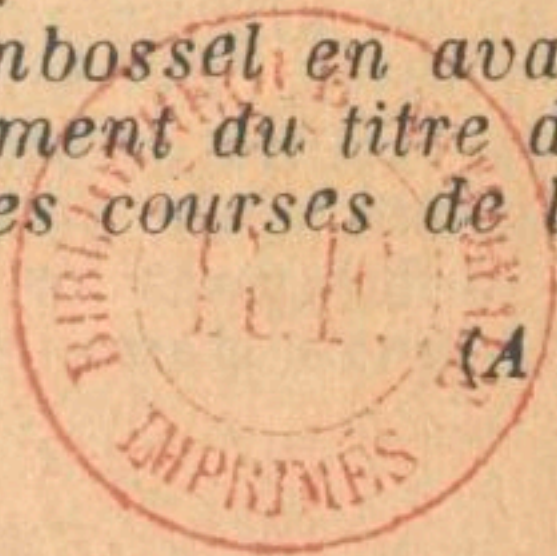
par

Georges SPITZMULLER

*Ce matin-là, l'étude de M<sup>e</sup> Rambossel, notaire à Dijon, rue des Godrans, était calme comme d'habitude. En général, les études de notaire sont toujours calmes en province. Ce n'est pas comme à Paris où les clients affluent littéralement dans l'antichambre et autour des tables des clercs occupés à consulter ou à écrire.*

*En fait de clercs, M<sup>e</sup> Rambossel en avait deux : l'un qui se paraît pompeusement du titre de « principal », l'autre qui faisait les courses de l'étude et même celles de Madame.*

(A suivre.)





60<sup>c</sup>

## MON ROMAN

60<sup>c</sup>

..... Complet — Inédit — Illustré .....

## EXTRAIT DU CATALOGUE

33. Pour le gosse, par Roland de Novesne.
34. L'Amant secret, par Jacques Faure.
35. Pour l'amour de Madeleine, par Jean Mauléon.
36. Renouveau d'amour, par Claude Veyrins.
37. Roger et Jacqueline, par François Oswald.
38. Amante ou sœur?, par Saint-Elme.
39. La douleur est un maître, par Pierre Bocage.
40. Pénible aveu, par J.-B. de Sainte-Claire.
41. Amour sans fortune, par Henri Mansvic.
42. Pour la sauver, par André Merlin.
43. Après la faute, par Georges Vilennes.
44. Fidèle et soupçonnée, par Jean Petithuguenin.
45. Pour l'aimée, par Henriette Langlade.
46. Aimer... souffrir..., par Jacques Faure.
47. Un p'tit brin de femme, par Maurice Landais.
48. Jasmine fleur de neige, par Dary Chavrimont.
49. L'Erreur d'un soir, par Claude Veyrins.
50. La divine étincelle, par Michel Nour.
51. La revanche du bonheur, par Georges Spitzmuller.
52. Petite amie, par Paul Darcy.
53. La fille du Condamné, par Jean Petithuguenin.
54. La faute d'Hélène, par J.-B. de Sainte-Claire.
55. La petite bouquetière de Montmartre, par R. Praxy  
et Thérèse Casevitz.
56. Les fleurs d'amour, par Georges Masson.
57. Au bord de l'abîme, par Jean Roger.
58. Douloureux passé, par René Delaguerche.
59. L'Engrenage, par G. Vilennes.
60. L'orgueil vaincu, par Henriette Langlade.
61. Cruel baiser, par Marcel Bréa.
62. Quand l'amour semble mort, par Roland de Novesne.
63. L'Oiseau fatal, par Jacques Faure.

Il paraît un ouvrage tous les vendredis

EN VENTE PARTOUT

Envoi franco de chaque ouvrage contre 0 fr. 65

Demandez le catalogue complet. — Envoi franco.

ROUFF, éditeur, 8, Boul. de Vaugirard. — Paris XV.